Br B 5403

MAURICE PARIJANINE

Des Français en Russie

Quelques souvenirs sur la Révolution russe (1919-1920)

et sur notre ami HENRI GUILBEAUX

Édition
de la Revue littéraire des Primaires
LES HUMBLES
8e et 9e Cahiers de la Seizième Série
Août-Septembre 1931

Prix : 5 francs

Cahiers nos 8 et 9. Seizième série Août-Septembre 1931.

LES HUMBLES

Revue littéraire des Primaires

paraissant par Cahiers mensuels de 32 pages au moins

Directeur : MAURICE WULLENS

ABONNEMENTS D'UN AN :

France . . . . . 30 francs — Etranger . . . . . 40 francs

Sur papier de luxe :

France . . . . . 60 francs — Etranger . . . . . 75 francs

— Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

— Toute personne qui nous procurera 5 abonnements aura droit au service gratuit.

— Adresser toute correspondance : lettres, livres, revues, etc., à M. Maurice Wullens, 4, rue Descartes, Paris (Ve).

— Adresser les envois d'argent à Maurice Wullens, 4, rue Descartes **COMPTE COURANT POSTAL 380-70 PARIS.**

— Joindre un timbre de 0 fr. 50 à toute lettre nécessitant une réponse.

— Les manuscrits ne sont pas rendus.

— Les auteurs sont seuls responsables de leurs œuvres.

— La reproduction des œuvres insérées n'est permise qu'avec indication d'origine.

— Il sera rendu compte de tous les ouvrages envoyés en double exemplaire.

— Des exemplaires de la Revue sont laissés aux collaborateurs avec rabais de 25 %.

DÉPOT GÉNÉRAL POUR LA LIBRAIRIE : 84, boul. St-Michel, PARIS (Ve)

BULLETIN D'ABONNEMENT (1)

Je, soussigné, déclare souscrire un abonnement d'un an à la Revue littéraire LES HUMBLES, à partir du.....

.....

Ci-joint le montant (trente francs pour la France, quarante francs pour l'étranger), en mandat poste ou chèque postal.

Signature :

Nom :.....

Adresse :.....

(1) A détacher et à renvoyer accompagné d'un mandat ou d'un chèque libellé au nom de M. WULLENS MAURICE, 4, RUE DESCARTES, PARIS 5e. Compte courant postal n° 380.70, Paris).

A Madame Georges Chennevière
bien affectueusement M. Parijanine

MAURICE PARIJANINE

Des Français en Russie

Quelques souvenirs sur la Révolution russe (1919-1920)

et sur notre ami HENRI GUILBEAUX

Édition
de la Revue littéraire des Primaires
LES HUMBLES
8e et 9e Cahiers de la Seizième Série
Août-Septembre 1931

Plus de dix ans se sont écoulés depuis que, dans la hâte et la fébrile bousculade d'un grand départ, je quittai Moscou sans avoir eu le temps de remercier Guilbeaux au nom des trois cents Français et Françaises qui lui devaient leur rapatriement, sans avoir pu lui serrer encore une fois les mains.

Des souvenirs personnels obligent, on en conviendra, le narrateur à se mettre plus d'une fois en scène. On voudra bien excuser le haïssable « moi » qui va nécessairement évoluer dans ces pages.

Que ceci soit considéré comme une pièce à verser au procès de revision que nous ne cesserons de réclamer pour Guilbeaux condamné à mort.

Un document de ce genre n'a de valeur que dans la mesure de la bonne foi avec laquelle il est rédigé. J'affirme que tous les faits rapportés ici sont authentiques.

C'est au début de 1919 (1) que j'ai fait connaissance avec notre ami. Son nom, au moment où nous nous rencontrâmes, ne m'était pas étranger : je possédais dans ma bibliothèque la riche Anthologie des Lyriques allemands contemporains qu'il avait publiée chez l'éditeur Eugène Figuière.

Mais c'était tout ce que je savais de lui. J'ignorais absolument quel il était, quelle était son existence, quel avait été son rôle pendant la guerre et la première révolution de 1917. Cela s'explique aisément : la censure tsariste et celle des Lvov, des Kérensky, ne nous auraient jamais permis de nous renseigner sur les efforts qui étaient faits en Occident pour imposer la paix. A peine avions-nous entendu parler de Zimmerwald et de Kienthal. De l'œuvre accomplie en Suisse par Lénine, par Zinoviev, nous n'avions aucune idée raisonnable. Quoique m'étant mêlé assez activement en 1917 à la vie sociale et politique, surtout dans les milieux universitaires ou littéraires, c'est à peine si j'avais rencontré de temps à autre quelques-uns de ces terribles bolchéviks, réputés les pires ennemis de la Révolution.

Dans ces conditions, j'étais, me semble-t-il, assez excusable de n'avoir connu ni la revue *demain*, qui paraissait à Genève, ni son fondateur et directeur, Henri Guilbeaux, grand ami de Lénine et de Romain Rolland.

***

Au moment de notre première rencontre, l'épreuve de l'histoire vécue avait déjà considérablement modifié mes idées. Si, en décembre 1917, narguant encore le nouveau régime, je faisais une conférence d'esprit purement jacobin devant un auditoire de professeurs, de privat-docent, et d'écrivains, et donnais l'accolade au général Broussilov (oui, parfaitement !), deux mois après je me mettais au service des bolchéviks. Le général Broussilov s'y mit aussi, mais plus tard, et pour des raisons très différentes des miennes.

---

(1) Voir *Adieu au Passé*, de Romain Rolland, dans *Europe* du 15 juin 1931, page 199, note 2.

J'entends bien : les esprits malveillants insinueront que l'on m'avait acheté. Je dois en convenir : on me payait. Il m'est arrivé par exemple de rapporter sur mon dos trente livres de bonbons acidulés qui représentaient ma paye mensuelle et que ma femme, à ses risques et périls, allait monnayer au « marché libre » de Smolensk. Guilbeaux le sait. Pourtant, serviteur des Soviets, je n'avais pas adhéré au Parti communiste, je maintenais toutes réserves sur les procédés de la dictature récemment établie.

J'avais été engagé au Commissariat de l'Instruction publique, dans sa Section théâtrale, qui était sous la direction de Kaménéva, sœur de Trotsky. De par cette manie qu'ont les Russes de donner des titres assez pompeux à des fonctions moins reluisantes qu'on ne croirait, j'étais « membre savant du T. O. ». J'avais pour collègues des écrivains, des poètes, comme Baltrouchaïtiss, qui cumulait ce poste avec celui... d'ambassadeur de Lettonie (!) et dont l'exterritorialité était toute, je crois, dans le tiroir de son bureau et dans son armoire : le tiroir était plein de cigarettes ; l'armoire était ravitaillée en vodka d'avant-guerre. Il serait hypocrite de dire que nous ne profitions pas de ces réserves diplomatiques. Parmi les autres collaborateurs de la Section théâtrale, je pourrais nommer un grand poète russe, impulsif, généreux, profondément estimable malgré ses écarts de conduite, actuellement émigré. Il s'occupait du théâtre espagnol.

Notre tâche à tous était de rechercher, dans diverses littératures étrangères, ce qui pourrait convenir au jeune théâtre révolutionnaire, et d'en tirer parti.

J'eus la chance de découvrir, dans la Bibliothèque Roumiantsev, des documents suffisants sur ce qui avait été créé pendant la première Révolution française. Je rédigeai un Mémoire qui n'a jamais été publié et n'a servi à personne ; un des organisateurs du Pavillon russe à l'Exposition des Arts décoratifs m'assurait, en 1925, qu'il possédait ce Mémoire et le conservait encore dans son bureau. Ensuite, je traduisis en russe la *Théroigne de Méricourt*, de Paul Hervieu, dont l'adaptation définitive fut donnée par G. Tchoulkov, écrivain justement réputé. Meyerhold monta la pièce au Théâtre de la Révolution. Elle fut jouée. Elle était trop « girondine ». Ce fut un four. Pourtant nous

lui avions appliqué un titre flambant : *La Carmagnole.* Je proposai alors *Turcaret,* satire de la finance. Ivan Novikov, membre de l'Académie russe, traduisit avec moi, en trois nuits, dont je garde le vif souvenir (ma femme nous faisait du thé fort pour nous garder éveillés) cette pièce qui nous a nourris, mais n'a jamais été jouée, ni même présentée. Je n'ai pas de chance au théâtre.

Telles étaient les fonctions dont je m'acquittais au Commissariat de l'Instruction publique en 1918, avec le risque inséparable des violences d'une guerre civile.

***

Un jour, on m'annonça qu'un Français demandait à me voir. Trop heureux, dis-je. C'était dans ce misérable bureau où nous faisions fonction de « savants » en puisant dans la boîte à cigarettes de l'ambassadeur Baltrouchaïtiss.

Je vois un gars sec, nerveux, une mèche blonde tombant sur le front du côté gauche, le nez pointu, les lèvres mobiles, des plis remuants aux commissures des narines ; des yeux pénétrants et assez inquisiteurs.

— Français ?

— Français.

— On m'a dit que vous pourriez me guider dans Moscou. Il paraît que vous connaissez bien les musées.

— Oui. Il y a de si belles choses ici.

Je conduisis Guilbeaux aux musées nationalisés de Chtchoukine et de Morozov où existent les plus magnifiques collections d'art français moderne. A la galerie Trétiakov, nous étions d'accord pour reconnaître que la peinture moderne en Russie n'était qu'une piètre imitation. En revanche, Guilbeaux raffolait de la musique russe. Nous assistâmes ensemble à une représentation du *Prince Igor.* Nos places se trouvaient dans l'ancienne loge du tsar.

***

Guilbeaux habitait, avec plusieurs autres communistes français qu'il ne serait pas tellement intéressant de nommer ici, un logement à proximité du Palais de l'ancien général-gouverneur. (La première fois, je l'avais retrouvé dans le grand *Hôtel Métropole* qui était devenu infect : le premier des Hôtels de la Russie centrale transformé

en une sorte de W.-C., la cage de l'ascenseur étant pleine des déjections des habitants et les baignoires tout aussi soignées...)

Guilbeaux mangeait à la table commune des Commissaires du peuple. L'ordinaire se composait le plus souvent d'une pâte visqueuse, terreuse, noire, que l'on appelait « du pain », et d'une sorte de brouet de harengs à demi pourris. Parfois, pour changer, on dégustait de la *vobla,* qui est une variété de gardon : poisson sec, non salé, de consistance poudreuse, qui s'effritait entre les doigts et recélait toujours une certaine quantité de petits vers blancs...

Fréquemment, des paysans enthousiastes expédiaient à Lénine quelques pouds de farine blanche, — denrée de grand luxe à cette époque. Lénine faisait distribuer cette provende aux hôpitaux.

Un morceau de viande, un morceau de fromage, une assiettée de choux aigres, une tasse de « thé » fabriqué avec des râpures de carottes séchées, ou de « café »... de glands de chêne torréfiés, constituaient un véritable festin.

Guilbeaux avait le cœur solide, mais l'estomac délabré : les persécutions, les privations, les prisons (en Suisse) l'avaient mal préparé au terrible régime de la guerre civile. On lui ménagea quelques modestes « adoucissements ». Quand il eut quitté le puant Hôtel Métropole, il se trouva donc installé, assez convenablement, dans le petit phalanstère français de la ruelle Brussovsky. Là, il recevait parfois des provisions de bouche plus mangeables que celles dont se gobergeaient les Commissaires du peuple. Il avait aussi des cigarettes de vrai tabac, et aucun de nos lecteurs ne comprendra peut-être ce que la blonde fibre était à mon goût d'homme qui avait souvent bourré sa pipe de... foin !

Nous étions déjà liés, sinon d'une véritable amitié, du moins par une certaine communauté d'intérêts intellectuels, d'ordre artistique ou littéraire pour commencer, et puis aussi par ce sentiment naturel que doit avouer le plus intransigeant des internationalistes : le plaisir de voir un compatriote.

Depuis des années, j'étais privé de cette satisfaction et je n'avais de la vie occidentale, de ses mouvements, de ses jeunes écoles, que les idées les plus fausses. Guilbeaux se sentait un peu perdu dans ces milieux russes dont la pénétration est si difficile (quoi qu'on en dise) en temps ordi-

naire, et devient presque impossible en une période de lutte ardente entre classes. Nous avions donc pas mal de choses à nous apprendre l'un à l'autre.

Guilbeaux me lut ses poèmes « dynamiques ». Je puis bien lui avouer maintenant que ces « rhapsodies » (c'était son mot) m'étonnèrent dans la forme et ne me plurent pas énormément.

Je lui donnai à lire de mes poésies. J'ai toute raison de croire qu'elles ne le ravirent pas davantage.

L'intérêt, la puissance, le tragique des événements par lesquels nous passions nous élevèrent bien au-dessus de mesquines considérations.

Ce n'est pas parce que je fumais de vraies cigarettes et buvais du thé chez Guilbeaux que j'ai senti s'accroître rapidement une amitié qui ne lui manquera jamais.

Nous sortions d'un terrible hiver pendant lequel, dans un intérieur non chauffé, dont la température avait été de quatre ou cinq degrés au-dessous de zéro, j'avais achevé d'exhaler mes dernières illusions de démocratie russe, à travers les buées de ma respiration, engoncé dans une pelisse, chaussé de bottes de feutre, les doigts crispés et glacés sur un crayon chimique, sur un papier d'emballage.

La nuit, ma femme entassait des couvertures, des plaids, des manteaux sur le lit. On suait bientôt dans cette couche. Mais à peine se risquait-on à alléger les ouvrages de défense que l'on se sentait glacé.

Le printemps rapide, allègre, miraculeux, que l'on connaît en Russie, — saison de huit jours, — nous rendit courage.

Et nous voici, Guilbeaux et moi, courant de conserve la Znamenka ou la Prétchistenka. Il a une blouse russe, une blouse blanche, des lunettes à monture d'écaille comme nous n'en avions pas encore vu en Russie ; il va tête nue, à la nouvelle mode, et il interpelle, dans un russe de haute fantaisie, les jolies filles que l'on rencontre. Dames et demoiselles se retournent vers lui, avec un gentil sourire d'une seconde, et vont leur chemin. Certaines se rebiffent : « *Dourak !* » (Imbécile !) Et Guilbeaux de rire aux éclats...

***

— Voyez-vous, Guilbeaux, je comprends maintenant très bien la nécessité de cette dictature. Ce que je ne puis encaisser, ce sont les mesures de répression que vous employez. La peine de mort, par exemple...

Il serait inutile de reproduire ici ces discussions sur des sujets très graves. L'histoire s'est chargée de prouver que le pouvoir prolétarien, pour exister, devait aller au-delà de ses principes. On arrivait à la période des interventions étrangères, des invasions, des complots d'officiers au centre même de la défense.

***

Un jour, Guilbeaux me dit :

— Mon vieux, le gouvernement français a tout fait pour provoquer des révoltes et pousser la contre-révolution. On vient maintenant de découvrir le complot fomenté par le consul d'Angleterre L..... Vous n'êtes pas du parti. Le meilleur conseil que je puisse vous donner est de vous retirer à la campagne. Les étrangers sont trop mal vus en ce moment. Je ne sais si je parviendrais à vous tirer d'affaire en cas de malheur. Quittez Moscou, et vivement. L'heure venue, je vous rappellerai.

C'est ainsi que j'ai passé près d'un an dans le gouvernement de Toula, travaillant avec des paysans à couper du bois, dans une famille qui m'est chère.

Pendant l'hiver de 1920, Guilbeaux m'écrivit à peu près en ces termes : Que devenez-vous ? Maintenant, vous pouvez rentrer. Je m'occuperai de vous placer.

Quatre ou cinq jours après, j'étais à Moscou.

J'avais tellement perdu l'usage du français que, dans mes premières entrevues avec notre ami, j'avais du mal à m'exprimer correctement.

Guilbeaux, appelé à d'autres besognes, me fit nommer, à sa place, rédacteur en chef d'un bulletin français de l'Internationale Communiste. Et je n'étais pas encore membre du parti.

***

Au début de cette nouvelle période, nos rencontres n'étaient pas si fréquentes. Guilbeaux, secrétaire de la pe-

tite section française du parti, collaborait à la préparation intensive du Congrès de l'Internationale. Je n'étais pas moins occupé que lui. Les questions d'art n'existaient plus pour nous. La guerre civile, le désarroi, la famine menaçante, la pénurie extrême nous donnaient d'autres soucis.

C'était Guilbeaux qui, de temps à autre, me rappelait aux devoirs de l'amitié. Nous habitions la même ville, mais à grande distance. Les tramways fonctionnaient rarement, cheminaient comme des bêtes fourbues ; il fallait être un costaud pour se hisser dans une de ces machines dont les tampons et les marchepieds, parfois même les toitures, étaient occupés par de vigoureux gaillards pouilleux et dépenaillés. Je ne suis pas un athlète. Parcourir à pied une distance de cinq ou six kilomètres, à travers les monceaux de neige que l'on n'enlevait plus, c'était un trop gros effort pour moi. Les misérables autos dont disposait le gouvernement et qui étaient parquées dans l'ancien Manège, ne sortaient que sur un ordre précis du Kremlin voisin et ne servaient pas à contenter les caprices des particuliers, pas même ceux des fonctionnaires et des « dignitaires ». Restait le téléphone. Je ne l'avais pas. Restait la poste.

*
* *

Pour donner une bien vague idée de l'existence que nous menâmes, en ces mois-là, je dois abuser des souvenirs personnels.

Dans le gouvernement de Toula, me promenant à travers champs, j'avais un jour rencontré les éclaireurs de Dénikine, trois Cosaques hardis, trottant sur leurs petits chevaux fringants. Dénikine était parvenu à la limite septentrionale du gouvernement de Voronège.

Maintenant, Dénikine était battu et nous nous sentions relativement plus en sûreté, au milieu des masses ouvrières. Néanmoins, le jeune régime était à la merci d'un complot et se tenait sur ses gardes. Il y avait des traîtres dans son propre état-major. La Tchéka procédait à des exécutions.

Nous étions donc constamment sur le qui-vive dans la grande maison que l'on avait réquisitionnée pour en faire le premier centre de l'Internationale Communiste : un bel hôtel particulier. Les alertes étaient fréquentes. On ne travaillait pas en comptant ses heures. On était toujours disponible. A plus d'une reprise, on vint me réveiller en pleine nuit. Un side-car trompetait sous mes fenêtres.

Vingt minutes après, je dictais. Notre chef était Radek. Il me souvient qu'une fois, en ce temps-là, nous nous livrâmes à une opération vraiment extraordinaire.

Le bruit avait couru que les Blancs avaient détruit les églises de Kiev, monuments historiques.

Radek nous convoqua vers deux heures du matin et dicta en russe une protestation au monde civilisé. Nous étions en cercle autour de lui, traducteurs et dactylos. Il dictait phrase à phrase. Chacun de nous traduisait dans une des principales langues européennes. Les machines tacotaient. Par fil, la station de radio recevait nos versions et les diffusait. Le monde entier était averti.

Trois jours après, l'on sut que les églises de Kiev se portaient aussi bien que possible...

***

Rentrant à pied, vers trois ou quatre heures du matin, j'apercevais, dans la ruelle Denejny, une fenêtre éclairée : celle de Pierre Pascal qui était alors préposé à la station de T. S. F.

Pascal était un curieux homme. Capitaine de la mission militaire française, il s'était entièrement donné à la cause bolchévique. Communiste déclaré, mais toujours catholique pratiquant. Il avait étudié le russe chez M. Boyer, à l'Ecole des Langues orientales de Paris. A ses rares moments de loisir, il rédigeait une sorte de thèse mystique. Il étudiait de près certains philosophes religieux comme Soloviev et son disciple Berdiaev. Guilbeaux, invoquant le matérialisme marxiste, lui menait la vie dure à la section française du P. C. Pascal ne fut pourtant pas exclu.

Il était logé dans une immense vieille maison en bois et briques, ancienne habitation d'un propriétaire noble qui s'était sans doute fort intéressé à l'ornithologie, car deux salles étaient meublées d'oiseaux empaillés et poussiéreux. Pascal occupait une pauvre petite chambre où l'on ne voyait qu'un bureau et un lit de camp sur lequel était jetée une miséreuse capote de soldat russe.

Au moment où je voulais quitter la Russie, Pascal me proposa de le remplacer comme chef de la station de T. S. F.

***

Mes collaborateurs à la rédaction du bulletin étranger

de l'Internationale communiste étaient aussi des originaux. Il y avait l'Allemand K..., brouillon, tapageur, remuant, débonnaire, qui semblait aboyer plutôt que s'exprimer humainement dans sa langue. Il avait passé par les travaux forcés dans son pays, je ne sais pour quels crimes de haute trahison. Il s'acquittait admirablement de ses fonctions. Il y avait aussi un Anglais dont je ne me rappelle plus le nom : un petit homme froid, circonspect, et cependant assez jovial, un sportif qui, pour se rendre à nos bureaux, traversait toute la ville, vêtu de blanc comme un gandhiste et pieds nus. Nous aurions pu lui procurer une paire de chaussures, mais il n'y tenait pas.

L'équipe était complétée par un groupe de traducteurs dont nous étions obligés de nous méfier, — un jeune officier démobilisé, un ancien procureur au Palais de Justice, etc., etc. — et par une volée de dactylos plutôt mauvaises que bonnes. Aux heures difficiles, je fis appel à une habile et brave camarade, S..., de nationalité française, qui se dévoua véritablement. Rentrée en France, elle a travaillé à l'*Humanité*. Elle en a été évincée sans cérémonie et vit maintenant dans la misère.

Notre traitement consistait en distributions fantaisistes. Le désordre du ravitaillement était tel que nous étions parfois payés en raisins de Corinthe, ou en miel ; parfois aussi, un jambon nous tombait sur la tête, ou un sac de farine.

Ma femme, qui était restée à la campagne, venait me retrouver dans la modeste chambre que j'occupais près de la Pliouchtchikha. Elle arrivait en sueur, le corps tout chargé de sachets de mil, de semoules, dissimulés sous ses vêtements. Chaque voyage était une rude épreuve pour un être de faible complexion. Bien que le parcours ne fût que d'environ 120 kilomètres, le train roulait interminablement, pendant toute une journée, ou toute une nuit, s'arrêtant souvent pour faire de l'eau ou du bois, pour laisser réparer la voie, pour donner le temps de rafistoler une machine poussive qui traînait un chargement anormal.

Celui qui, par miracle, avait réussi à se glisser avec son paquet dans un des wagons à bestiaux dont était formé le convoi, n'était qu'au commencement de ses peines. Les voyageurs qui l'avaient accueilli par commisération refermaient aussitôt sur lui la porte à glissière, de crainte d'être obligés de recevoir d'autres suppliants. Les occupants étaient entassés les uns contre les autres, debout, dans une obscurité profonde, chacun surveillant farouche-

ment son bien car il fallait se garder des voleurs. En de pareils temps, nul ne saurait compter sur l'honnêteté du voisin, et l'on en arrive à douter de soi-même.

Ces voyageurs étaient des « porteurs de sacs », c'est-à-dire des gens de la ville affamée qui étaient allés se procurer dans les campagnes de la farine, du beurre, du lard et autres pitances, en échange de vieux vêtements, d'étoffes, de bijoux, de fils et d'aiguilles ; ou bien c'étaient des paysans et des paysannes qui espéraient vendre à des prix fabuleux leurs denrées.

Le gouvernement se voyait réduit à tolérer cette spéculation frauduleuse, qu'il essaya même de réglementer en fixant un maximum de charge pour chaque voyageur. Mais le « porteur de sacs » devait aussi compter avec des « détachements de protection » qui se souciaient peu des instructions données par Moscou ; les soldats de ces détachements arrêtaient les trains, perquisitionnaient et confisquaient (à leur profit) une partie des victuailles ou autres objets de consommation. Un jour, en gare de Toula, cinq hommes armés « supprimèrent » de ma valise un paquet de tabac grossier et un tout petit flacon d'eau de Cologne qu'ils burent, j'en suis certain, à la régalade.

Telle était encore l'anarchie à laquelle on ne pouvait remédier en période de guerre civile, des tâches plus urgentes s'imposant.

Après avoir senti passer sur ses épaules le poids de la botte du soldat qui s'introduisait par la lucarne quand la porte du wagon restait trop obstinément fermée, le voyageur descendait ahuri, glacé, terrifié, sur le quai de la gare de Moscou. S'il traversait sans mésaventure le dernier cordon de soldats, il devait encore faire son prix avec un cocher qui, d'un coup d'œil, reconnaissait le « porteur de sacs ».

On voit s'il en coûtait de vivre.

Ceux qui ont passé par là et qui affirment néanmoins la nécessité, la noblesse et la grandeur de la Révolution, sont des convaincus.

Enfin échappée aux vermines contagieuses, aux puanteurs ignobles du wagon, ma femme apercevait d'abord, sur une des cloisons de notre chambre, une affiche toute fleurie qui disait : *La vie nous fut donnée pour notre joie !*

***

Le Congrès de l'Internationale communiste nous apporta

des souffles vivifiants. Il devint possible de penser que le gouvernement des Soviets resterait maître de la situation et qu'il serait même très énergiquement soutenu par les prolétariats étrangers. La révolution paraissait en croissance dans la plupart des grands pays d'Europe.

Guilbeaux et moi étions encore bien trop absorbés par nos occupations pour nous rencontrer souvent.

Comme je n'étais pas membre du parti et ne servais qu'en qualité de « spécialiste » (de *spetz*, comme on disait là-bas), j'ignorais ce qui se passait exactement à la section française du P. C. Cependant, je sus que Guilbeaux, secrétaire de la section, avait impitoyablement houspillé certains leaders patriotes du vieux parti français, qui président maintenant aux destinées du communisme formule 1929-1930. Il leur avait si cruellement dit leurs vérités que ceux-ci ne le lui ont jamais pardonné. Ils le craignent comme le feu. Pour rien au monde, ils ne voudraient de son retour en France. Ils ont travaillé bassement à lui faire une réputation de fainéant, de lâche, de viveur et même de traître à la cause qu'il a défendue bien longtemps avant eux.

On a vu récemment un Dutilleul, qui considérait comme juste la cause de Guilbeaux et fondait avec nous un comité pour sa défense, se rétracter en termes méprisables... afin d'obtenir une place d'administrateur de l'*Humanité*. Ce Dutilleuil qui a été le premier à nous signaler et à nous démontrer l'injustice du sort fait à Guilbeaux, qui nous a renseignés sur les manigances, sur les intrigues ourdies contre notre ami, s'est ensuite chargé de refuser à Guilbeaux une certaine compensation qu'il fallait lui obtenir... Non pas une indemnité, mais un remboursement de frais.

Dans cette digression, il ne s'agit que de prouver à quel point les haines sournoises que provoqua Guilbeaux en 1920 ont été tenaces. Du vivant de Lénine, ces vilenies eussent été impossibles. Maintenant, on s'en donne à cœur-joie.

Guilbeaux, je dois en convenir, n'est pas toujours d'un commerce facile. Un numéro spécial des *Humbles* montre que je n'ai pas toujours été d'accord avec lui. Ce qu'il est interdit de nier, c'est que sa parfaite honnêteté, sa lucidité, son abnégation le placent très haut dans le mouvement révolutionnaire contemporain, de beaucoup au-dessus de certains « communistes » français qui se sont déshonorés en le dépouillant et en essayant de le perdre.

Guilbeaux a ramassé pour toute fortune une réputation

d'enfant terrible. Au fond, c'est une âme tendre et blessée, une âme généreuse disciplinée par une logique implacable. Des caractères de cette sorte font toujours quelque mal autour d'eux et sont particulièrement cruels pour les êtres veules, pour les enthousiastes du mensonge et pour les affairistes.

*
* *

Revenons au Congrès de l'Internationale communiste en 1920. Non pour le décrire, ni pour analyser les discussions qui eurent lieu et les résolutions qui furent prises, mais pour fixer quelques visions du passé.

Je retrouve ceci dans ma mémoire :

C'est dans l'enceinte du vaste Kremlin, au Palais des tsars, vilaine, ridicule et pompeuse bâtisse, de style Nicolas Ier, à deux pas d'extraordinaires antiquités. Dans le vestibule il faut produire une carte rouge. Un jour, j'avais oublié ma carte d'entrée. J'obtins du chef de poste, sous la muraille extérieure, l'autorisation d'avancer, mais, dans le vestibule du Palais, on m'arrête. Coups de téléphone en haut et en bas.

— Comme vous voudrez, — dis-je. — Je suis venu faire mon travail. Si vous me refusez, je rentre tout simplement chez moi.

Réponse :

— Camarade, vous êtes admis là-haut pour un quart d'heure seulement.

Je monte le grand escalier que gravissaient jadis les tsars. Il faut traverser une salle du trône, d'un luxe et d'une laideur inconcevables, toute en lustres et en colonnes à demi dorées. A droite, une salle plus petite mais non moins impériale. C'est là que se trouvent les traducteurs et les dactylos. Je me mets à la besogne. Dix minutes se sont écoulées. Un soldat, le fusil à la bretelle, se présente :

— Camarade, il faut descendre. Suivez-moi...

Certaines interventions, dans le vestibule, me tirèrent de cette ennuyeuse histoire.

La Révolution se méfiait et elle avait raison.

*
* *

Travail de jour, travail de nuit. La salle de l'impératrice Catherine est devenue mon royaume. Quatorze machines

à écrire crépitent sur des tables dont quelques-unes sont d'admirables ouvrages de marqueterie dignes d'un musée. Il faut accorder à une révolution le droit d'improviser. Cependant, je demande et finis par obtenir que ces meubles d'art soient remplacés par de simples tables de bois blanc. Je ne sais comment l'on jugea impossible de nous procurer des chaises ordinaires, et les dactylos continuèrent à se trémousser sur les sièges de soie merveilleuse qu'avaient hantés les princes et les princesses. Aux instants de détente, il se trouvait toujours quelque personne de mauvais goût, homme ou femme, pour s'asseoir avec affectation sur le trône de la dynastie déchue. Sadisme puéril que l'on peut comprendre assurément.

Dans la grande salle du Congrès, derrière l'estrade où siégeaient les membres du Bureau, où montaient les orateurs, il y avait une grande tente, faite de draperies rouges accrochées sous un baldaquin, qui dissimulait les fauteuils hiératiques du dernier tsar, de sa tsarine et de l'héritier. Angelica Balabanova, polyglotte extraordinaire qui traduisait impromptu un discours du russe en allemand, puis en anglais, puis en français, puis en italien, ou vice versa, personne corpulente et d'âge respectable, avait élu comme lieu de repos la tente rouge : elle y faisait de bons sommes, pendant les suspensions de séances, allongée sur le tapis, vêtue d'une de ces robes de chambre en tissu imprimé dont s'habillaient légèrement, en wagon, les dames de la classe moyenne qui se rendaient aux eaux du Caucase.

***

Avec un sens psychologique trop juste, qui marquait un assez profond mépris pour la nature humaine, le pouvoir avait installé un buffet gratuit, abondamment pourvu de spécialités nationales (caviar, saumon fumé, pâtés, bonbons...). Cet endroit était fréquenté par les délégués étrangers. Les employés de la salle voisine n'y avaient point accès, sauf le chef de service qui pouvait y être appelé pour des raisons d'utilité.

Je n'ai jamais aperçu dans ce bar aucun des membres du gouvernement.

Cependant, ces libéralités devaient être compensées pour le personnel qui se surmenait et aurait vu d'un mauvais œil les délégués déguster de grasses tartines par ces temps de disette.

Un réfectoire très convenable avait donc été aménagé dans les anciennes cuisines du tsar. Deux cents personnes, techniciens, traducteurs, sténos, y prenaient place sans difficulté. Là, nous étions rationnés, mais très largement. Chacun allait lui-même chercher aux fourneaux la portion à laquelle il avait droit. Des cuisiniers vêtus d'un blanc impeccable remplissaient les assiettes. Nous mangions de la viande deux fois par jour et les plats étaient soignés.

Il y avait des hors-d'œuvre et des desserts, parfois servis d'une façon un peu grotesque. On pesait devant vous une livre de noix ou de noisettes, un quart de bonbons...

La camarade S..., qui était ma meilleure collaboratrice (j'avais réussi à l'enlever à Tchitchérine !), me sachant chargé de famille, m'offrait souvent de ses hors-d'œuvre ou de ses desserts. Le papier du bureau servait à quelque chose. Vers trois heures du matin, je rentrais en side-car ou à pied, rapportant précieusement une sardine allongée sur une mince tranche de pain beurré, ou bien un sachet de bonbons, ou le sac de noisettes.

Ma femme réveillée en pleine nuit, rongeait tout doucement le *butterbrod*, en souriant, sans bien comprendre ce que je lui racontais.

***

J'ai passé des journées au pied de la tribune du Congrès. J'apercevais Guilbeaux, en blouse blanche, penché, prenant des notes, le profil pâle et aigu, du côté des fenêtres. Mais je n'avais pas le temps de penser à lui. Au bureau tonnait Lénine. Il parlait un français d'une qualité douteuse, mais disait tout ce qu'il voulait. Raymond Lefebvre, — c'était juste un mois avant son naufrage dans la mer Blanche, — me prit à part :

— Ce Lénine, — dit-il, — c'est plein d'aspérités, mais c'est grand comme une cathédrale.

Lénine était simple et bonhomme. Le front tourmenté, très blanc, les mains volontiers dans les poches. La bouche un peu nerveuse et facilement grimaçante. Sur lui, un complet veston, de ceux que l'on peut dénicher en solde aux étalages des grands magasins populaires de la rue de Rivoli.

Un jour, je dictais la traduction de son dernier discours. Il vient à moi. Myopie ou concentration de pensée, je ne le reconnais pas.

— Alors, camarade, — me dit-il, — est-ce bientôt fini ?

— Ah ! mais non ! Il y en a un fameux morceau ! Dans une heure, peut-être...

— C'est bon ! c'est bon !...

Il s'éloigne, roulant ses épaules trapues dans son veston étriqué.

Dès qu'il est à distance, la dactylo me regarde, effarée :

— Savez-vous à qui vous venez de parler ?

— Non. Je n'ai pas fait attention.

— Mais à Lénine en personne !...

— Ah ! bien ! il n'y a pas de mal... Continuons : « Et lorsque les travailleurs du monde entier auront compris... » Vous écrivez, n'est-ce pas ?

***

Ce Congrès que les historiens de l'avenir étudieront avec passion, comme une des plus marquantes assemblées constitutives de l'humanité nouvelle, se termina solennellement et gaiement. On chanta l'*Internationale*, comme il se doit, en chœur et en plusieurs langues. Ensuite, si mes souvenirs sont fidèles, ce fut le député italien B... qui détailla d'une belle voix la *Carmagnole* française, soulignant d'un air bon enfant les « blasphèmes » faciles de nos vieux jacobins :

Le Christ à la voirie,
La Vierge à l'écurie...

Au refrain, toute l'assemblée reprenait :

Vive le son, vive le son,
Vive le son du canon !

Son tragique ! Le canon de la guerre civile n'avait pas tiré ses dernières bordées.

***

Les députés se dispersèrent, les uns rentrant dans leur pays par les voies légales ou illégales, les autres entreprenant à travers la Russie un de ces « voyages d'études » dont le programme semble stéréotypé : Léningrad, Moscou,

Kharkov, Kiev, la Crimée, le Caucase, Bakou, Tiflis, la Volga, Saratov, Kazan...

Nous autres étions revenus à nos occupations et privations ordinaires. Nous y mettions tout notre cœur.

A Léningrad (qui s'appelait encore Pétrograd), Victor Serge exerçait des fonctions analogues aux miennes : rédacteur en chef des éditions de l'Internationale communiste.

Surchargé de travail, il me fit demander de venir lui donner pendant quelques jours un coup de main. Moi-même, trop absorbé, j'essayais de lui échapper. Mais enfin je reçus l'ordre de partir. On me délivra les trois ou quatre papiers qu'il fallait avoir en poche pour ce voyage.

De tous les monuments qu'une révolution devrait élever en souvenir de sa jeunesse, le premier devrait être celui qui symboliserait un désordre complet.

Muni d'un « mandat » (ou commission spéciale de l'I. C.) d'un billet de première classe, d'une autorisation de la Tchéka, je traverse toute la ville avec ma valise, en fiacre. (Frais à recouvrer : 2 ou 3.000 roubles). Je me présente au train qui est formé de vieilles voitures de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits. Je dois m'adresser au « commandant » du train. Il m'explique que mes documents ne sont pas suffisants. Il y manque un cachet. Bien. Je rentre à la maison en fiacre (coût : 2 ou 3.000 roubles).

Le lendemain, j'ai obtenu le coup de tampon qui manquait à mes papiers. Présent à la gare à l'heure indiquée.

— Non, — me dit le « commandant » du train. — Il n'y a plus une seule place disponible.

Bien. Je rentre chez moi. (Aller et retour à recouvrer : dans les 5 à 6.000 roubles).

Vingt-trois heures plus tard, je suis devant le « commandant » du train qui va partir. Tous mes papiers sont en règle. Impossible...

— Mon train est plein, camarade. Je ne puis vous loger.

— Même pas dans le fourgon ?...

— Impossible.

— Parfait. Puisque vous allez à Pétrograd, veuillez faire savoir à Zinoviev que, par trois fois, je n'ai pu partir pour remplir ma mission. *Vous en répondrez. Veuillez aussi me donner votre nom...* D'ailleurs, il ne me sera pas difficile de le retrouver...

— Mon nom ?

— Oui.

— Eh bien, et le vôtre ?...

— Vous l'avez sur tous ces papiers.

— Oui... oui... Ecoutez, j'ai peut-être encore une petite place, en deuxième classe...

— Parfait. Montons.

Nous montons en deuxième classe. Je m'installe.

Au bout d'un instant, le conducteur (non le « commandant ») vient me chercher :

— Viens, camarade. J'ai quelque chose de mieux pour toi.

Et il me loge dans un coupé de première classe, en tête-à-tête avec un jeune homme très chic, ex-officier, qui spéculait, — lui-même me l'a dit, — à la Bourse clandestine et attendait impatiemment la chute des bolchéviks...

Mystères.

A peu de distance de Pétrograd, le « commandant » vient me demander mon adresse.

Je lui réponds un peu trop audacieusement :

— A l'Institut Smolny.

Je n'ai jamais revu cet étrange individu.

***

L'Institut Smolny était encore gardé militairement, mais sans excessive rigueur. L'accès des chefs y était relativement facile. On m'envoie bientôt retrouver Victor Serge. Je suis muni d'un laissez-passer et d'un bulletin de logement, *avec entretien compris.*

Victor Serge occupait une chambre dans un grand hôtel. L'établissement, très proprement tenu, conservait tout son luxe bourgeois. Dans le vestibule il était obligatoire de parlementer avec l'inévitable « commandant ».

Serge me reçut cordialement et... froidement. Je ne sais quoi me déplut en sa personne, peut-être une certaine affectation. Ce qu'il a écrit depuis mérite pourtant une grande estime.

Il était vêtu de blanc et marchait pieds nus sur son tapis d'hôtel. Il me regardait d'un œil impénétrable.

Il me confia environ un quart du livre de Trotsky, *Terrorisme et Communisme* dont il fallait livrer la traduction sans tarder.

Notre conversation fut brève et assez évasive.

J'allai prendre mes quartiers à l'Hôtel International, non loin de la cathédrale Saint-Isaac.

Je boulonnais terriblement, peut-être douze heures par jour, jusqu'aux maux de tête. Mes principales distractions

étaient les repas au restaurant de l'hôtel, où de moroses vieux serviteurs nous distribuaient, d'un air taciturne, des soupes et des bouillies peu affriolantes. Le mot « camarade » semblait les vexer.

C'est là que je fis connaissance avec les R... qui arrivaient de Paris. Je les fis bien rire en leur demandant s'il existait vraiment des « soviets » en France. La nouvelle en avait couru parmi nous.

La nuit, j'allais me balader. Je suivais les canaux, les splendides quais de la Néva, devant des palais gris et fermés. Dans la pâle lumière boréale, le cheval de Pierre le Grand dressait sur son socle un poitrail vert, balafré d'inscriptions obscènes. Du côté de l'Université, un cargo baignait dans le fleuve, la quille en l'air. Sous le grand pont qui termine la Perspective Nevsky, quelques toqués pêchaient à la ligne, probablement dans l'espoir d'ajouter de la friture au pain de famine. Je les observais longuement, en amateur de ce genre de sport. Ils n'attrapaient rien.

A une heure du matin, coups de fusils de tous côtés : la milice sommait ainsi les habitants de rentrer chez eux. Je regagnais l'Hôtel International, soupirais et m'attablais devant *Terrorisme et Communisme*. Il n'y avait pas eu d'aube ; il faisait déjà clair.

***

Le travail terminé, je revins à Moscou, emportant de Pétrograd la vision d'une ville morte avec ses millions de capitaux, ses arsenaux, ses prisons, ses palais, son amirauté, son sénat, — ville noyée dans des eaux livides.

Je rendis compte de ma mission. Et là je retrouvai Guilbeaux. Je lui expliquai pourquoi il était dans mon intention de rentrer en France. Il me promit de m'y aider. Il a fait beaucoup plus que ce qu'il m'avait promis.

***

La colonie française de Moscou était alors réduite à environ 600 personnes, y compris les prisonniers. En grande majorité, elle se composait de vieilles institutrices plus ou moins qualifiées, de gouvernantes, de cuisinières réduites au chômage par suite de la ruine ou de l'évasion de leurs employeurs. Ajoutez à cela une petite brigade de vénérables rentières, de dévotes, que l'on avait cueillies un peu

partout dans le quartier du consulat de France, à l'ombre de l'église Saint-Louis et sous les toits vétustes de l'industriel Goujon qui joignait à ses bénéfices de maître de forges les revenus d'un maître-vautour. Il se trouvait même dans ce milieu quelques ex-professionnelles de la prostitution.

Les hommes étaient peu nombreux : un curé, des bedeaux ; de falots personnages de l'enseignement secondaire ; deux ou trois intellectuels véritablement cultivés, dont un musicographe ; des brasseurs d'affaires, des créanciers de la Révolution russe.

La mission militaire française, formée d'éléments que l'on avait soit arrêtés dans l'entourage de N..., ambassadeur de Clemenceau, soit faits prisonniers sur les champs de bataille de la guerre civile, était divisée en deux groupes distincts :

La plupart des officiers étaient enfermés dans un camp de concentration, avec le consul G... Les simples soldats et les sous-officiers partageaient l'existence du gros de la colonie, — je dis : l'existence matérielle, car ils se tenaient à l'écart de l'étrange milieu où le sort les avait confinés. C'étaient des « poilus » qui en avaient « marre » et qui réclamaient « vivement la classe ». Les intérêts particuliers, les ressentiments, les intrigues, les potins de la colonie leur étaient profondément indifférents.

L'odeur puissante de cette société était celle des confessionnaux et de la sacristie. La haine de la révolution y brûlait avec ardeur, mais soigneusement dissimulée sous de lâches et bien inutiles papelardises. Les autorités ne s'y trompaient point.

***

La colonie vivait en complète liberté. Un petit nombre de ses membres avaient gardé leurs logements en ville. Les autres, les plus indigents, étaient hospitalisés gratuitement dans un immense immeuble, mi-caserne, mi-couvent, du quartier de Tchistyé Proudy que tous les Moscovites connaissent bien. Les locaux étaient fort proprement tenus. Les corvées de nettoyage étaient d'ailleurs imposées aux occupants. Les militaires avaient leurs deux ou trois chambrées à part. Les cellules n'étaient jamais occupées par plus de deux personnes. Il y avait l'eau et la lumière électrique. Mais on imaginera aisément que tout n'allait pas sans chamailleries dans des quartiers de caserne où s'affrontaient de vieilles bigotes.

La nourriture était abondante et gratuite. Elle n'était pas de première qualité, on le conçoit, mais elle valait beaucoup mieux que les rations sur lesquelles pouvaient compter les ouvriers russes et les soldats qui défendaient la révolution. Elle était si appréciable que les Français qui logeaient encore en ville parcouraient à pied des kilomètres pour réclamer leur portion et faire remplir leurs gamelles. Le plat de résistance était invariablement une de ces bouillies de semoules auxquelles notre tempérament national ne parvient pas à s'accoutumer.

Les soldats de la mission prisonnière se montraient les premiers à « rouspéter », comme il est de règle dans le service militaire. Evidemment, ils n'avaient pas connu le stage prolongé de leurs compatriotes civils dans ces expériences culinaires et, avec le naïf égoïsme que justifiait leur situation, ils se refusaient à comprendre que, pour toucher une pareille ration, des milliers et des milliers d'hommes et de femmes russes devaient alors faire queue pendant de longues heures aux portes des coopératives ou des magasins de l'Etat, et encore sans trop d'espoir.

En somme, les autorités soviétiques traitèrent, disons-le fortement, avec la plus grande humanité, dans toute la mesure des ressources disponibles, leurs prisonniers de guerre et leurs otages. Et je défie aucun témoin de me contredire là-dessus.

***

Il était convenu entre Guilbeaux, les pouvoirs et moi, que je partirais avec un « échelon » de Français. Le gouvernement des Soviets, en temps de famine, n'avait pas intérêt à garder des bouches inutiles.

Mais Guilbeaux me fit observer d'abord que la colonie du Sacré-Cœur et du drapeau tricolore n'avait aucun statut légal : elle n'était pas constituée en soviet, elle n'avait pas de délégués autorisés. Le consul ne représentait plus rien puisque tous rapports diplomatiques avec la France étaient rompus. Il fallait demander à la colonie un vote de principe et la nomination d'un exécutif. Notre ami se chargeait de convoquer le meeting.

***

Larves ou mites, femmes et hommes sont sortis de leurs niches, des fissures de la muraille, des rainures du plan-

cher. Babines pendantes, paupières larmoyantes, fanfreluches de dentelle noire sur des chignons jaunes et gris, robes aux relents de punaisie, voici les pauvres créatures qui ont sacrifié leurs belles années et subi tant de misères humiliantes à enseigner, dans les « bonnes familles », les miracles des conjugaisons, des participes, et autres caprices d'une grammaire qu'elles avaient à peine compris. Que de mal, quels mauvais souvenirs ! Une situation voisine de celle des domestiques ; les marmots indociles, insolents, parfois cruels ; les patrons hautains ; à la meilleure époque d'une existence gâchée, les assiduités des maîtres et les haines des maîtresses de maison. Puis les routines et les fausses affections du servage... La lente retombée vers la mort avec cette illusoire consolation d'avoir tout de même rempli de copecs son bas de laine... Et là, découvrir qu'à cause de cette maudite révolution les copecs ne valaient plus un centime !...

Des pions sournois, hargneux, non moins blessés et spoliés. Tous les lamentables préjugés de la caste pédagogique, les folles et vacillantes prétentions de messieurs qui auraient bien envie de passer pour « des hommes du monde ».

Et, dans un coin, le groupe nerveux, anxieux, un peu farouche, des soldats prisonniers, — déguisés en ce bleu sale, « bleu horizon », qui efface si bien les individualités.

Telle était cette assemblée qui bourdonnait sur les bancs, dans la grand' salle de la maison commune.

Guilbeaux monta sur l'estrade et ouvrit la séance. Je me demande encore pourquoi il lui convint à ce moment de prononcer, avec sa pétulance si juvénile, un petit discours nettement révolutionnaire et internationaliste. Sans doute ne comprenait-il pas trop bien dans quel milieu il était venu se fourrer. Sa harangue scandaleuse fut accueillie par un silence glacial. Naturellement, personne des assistants n'eut le courage de lui répliquer. Non seulement on le haïssait comme un « sale bolchévik », mais, à tort plus qu'à raison, on le craignait, et tout le monde sait que la crainte du seigneur est déjà un commencement de sagesse.

J'étais au fond de la salle, entouré de vieilles dames suffoquées.

Passant brusquement à des considérations plus pratiques, notre ami proposa de me donner les pouvoirs de représentant officiel du « Soviet » de la colonie française.

Ce fut voté à mains levées.

⁂

Me voici chargé de démarches compliquées dans lesquelles je fus constamment secondé et soutenu par Guilbeaux et Suzanne Girault. J'avais un adjoint, un nommé D..., qui vit en France probablement et veut à coup sûr qu'on l'oublie.

Trois problèmes principaux se posaient pour les personnes en instance de rapatriement : 1° régularisation des papiers d'identité et de famille ; 2° réalisation d'une certaine somme d'argent ; 3° organisation technique du départ.

⁂

La première partie du programme devait me conduire aux constatations les plus grotesques, aux conséquences les plus cocasses.

L'établissement des dossiers individuels était du ressort d'un bureau spécial, dénommé *Tsentrévak* (Centre d'Evacuation). Avec D..., je me rendis, muni des pouvoirs que nous avait fait remettre Guilbeaux, dans cet antre. C'était encore un ancien hôtel particulier, nationalisé. Des Roumains, des Allemands, des Tchécoslovaques, des Serbes, des Grecs attendaient leur tour d'audience dans le vestibule. D... et moi pénétrons sans encombre et je demande communication du dossier de la colonie française.

Nous sommes reçus par une vieille et respectable dame, de la société déchue, qui parle admirablement trois ou quatre des principales langues européennes. Voyant nos « mandats », elle ouvre une armoire :

— Voici, mess... mess... camarades...

Et nous nous trouvons devant un incroyable fouillis.

Il semble que l'on se soit fait un plaisir d'embrouiller les situations. Ici, des photos d'identité ont été arrachées ; là, des passeports, maculés, grattés, striés de ratures, ont de ce fait perdu toute valeur légale.

Nous nous mîmes au travail. Patiemment, scrupuleusement, nous tentâmes de reconstituer les dossiers individuels, avant de dresser la liste officielle des personnes qui auraient le droit de partir. Nous y passâmes des journées entières.

Mais chaque matin, quand nous nous présentions au Tsentrévak, il se trouvait que notre ouvrage de la veille avait été systématiquement détruit ou égaré. Je découvris

des passeports cachés sous un buffet ; d'autres dissimulés derrière la corniche d'un bahut ; d'autres déchirés en mille morceaux dans un panier de bureau. Le sabotage était flagrant. Les fonctionnaires de l'ancien régime et les bourgeois que l'on avait embauchés ne pratiquaient malheureusement que trop ce genre de sport dans tous les domaines de la vie publique.

Je rendis compte à Guilbeaux de ces agissements et lui demandai conseil.

— Il faut, dit-il, faire peur à la dame. Je vais vous donner un mot avec le cachet du parti.

Le lendemain, D... et moi venons nous acquitter de notre besogne de scribes. La séance finie, j'apporte les paperasses à la vieille personne polyglotte :

— Voici ce que nous avons fait. Veuillez mettre ceci en sûreté.

— Mettez-le vous-même dans l'armoire.

— Non, Madame. Les papiers se perdent ici. C'est entre vos mains que je tiens à déposer ce que nous avons fait. Et si vous voulez bien lire ceci... Vous en répondrez, Madame.

Le papier de Guilbeaux, avec l'estampille du parti...

La vieille dame pâlit un peu.

Les passeports de la colonie ne se perdirent plus.

***

Nous ne tardâmes pas à savoir que l'ex-consul de France, G..., avait pris des décisions assez curieuses : enfermé dans une confortable résidence que j'ai visitée, comme on le verra plus loin, *il exigeait qu'aucun Français ou Française ne pût quitter la Russie avant lui !...* Bel exemple d'abnégation patriotique ! Chaque jour, il donnait audience et, par l'intermédiaire de ses affidés, il avait des intelligences dans plusieurs institutions soviétiques. Au Tsentrévak, son émissaire en titre était le musicographe que j'ai mentionné. Ce monsieur n'avait sans doute pas eu de peine à toucher le cœur de la distinguée secrétaire, soit que la vieille personne fut ravie de rendre service aux « Alliés », soit que des arguments plus palpables l'eussent décidée. Fort probablement, il y avait eu de ceci et de cela. En tout cas, c'était l'éminent critique musical qui, tous les soirs, après notre départ, était introduit au secrétariat, sous prétexte de demander des renseignements : une fois dans la place, il y besognait à sa façon.

Il y aurait beaucoup à dire sur la conduite du consul G... De par ses fonctions et sur ordre de l'ambassadeur N..., il avait participé au complot fomenté contre les Soviets par le consul d'Angleterre L... En ce point, il n'était que le docile instrument de Clemenceau et, ma foi, que lui reprocher ? A chacun son métier. Mais quand il fut pris la main dans le sac, son attitude fut de la dernière lâcheté. Abdiquant toute dignité professionnelle et personnelle, il demanda la vie sauve, attestant son ignorance, son repentir. Il écrivit et signa une lettre en ce sens, lequel document a été conservé.

C'est uniquement par saine politique, mais non sans l'intercession de Guilbeaux, que le gouvernement décida de ne pas faire fusiller ce précieux otage. On l'interna. Le lecteur vient de constater que notre homme, « en villégiature », avait repris de l'aplomb. N'ayant autre chose à faire que de se promener, en excellente compagnie, sous les beaux arbres du monastère qui servait de camp, il intriguait tout à son aise. Copieusement entretenu, il recevait encore de ses visiteurs de délicates provisions de bouche, car certains bourgeois, industriels et commerçants français, qui n'avaient pas été poursuivis, spéculaient à la « Bourse noire » et menaient en ville une existence très enviable comparativement à celle de l'immense majorité de la population.

Tout ce petit monde espérait, naturellement, pour bientôt, la chute des Soviets.

Afin de couper court aux manœuvres du consul, on lui fit savoir officiellement qu'il ne serait rapatrié que le dernier de sa colonie. Son cœur paternel en dut être mortellement affligé.

Entre-temps, nos compatriotes s'impatientaient et se lamentaient, ne comprenant rien à tant de retardements. Il m'était, on le conçoit, impossible de leur révéler ce qui s'était passé. Nous n'aurions abouti qu'à de nouvelles complications. Mon adjoint D..., lui-même, ignorait le fin mot de l'affaire ; c'était, d'ailleurs, une pauvre tête, incapable de curiosité. Nous reprîmes notre travail : il fallait remettre en ordre plus de six cents dossiers et en reconstituer, en tout ou en partie, plus de cent cinquante. D... cria au miracle quand, un matin, nous retrouvâmes en bon ordre, entre les mains de la secrétaire, tous les papiers que je lui avais confiés la veille au soir. Il remercia la bonne dame avec effusion.

G... ne fut reconduit à la frontière, comme on le lui avait

annoncé, que parmi les tout derniers. Mais à peine eut-il franchi le seuil de la « civilisation » qu'il redevint M. le Consul de France. Un télégramme l'attendait, lui apportant je ne sais quelle promotion, pour « sa conduite héroïque », dans l'ordre de la Légion d'Honneur.

Même récompense, digne des mêmes vertus, avait été décernée à un autre individu dont il sera question un peu plus loin.

***

Plusieurs membres de la colonie se trouvaient dans une situation délicate : ils vivaient maritalement avec des Russes et désiraient emmener en France leurs femmes et leurs enfants. J'étais de ce nombre. Il me souvient d'un soldat de la mission qui avait pris pour compagne une brave fille, jolie et délurée, mais « tout à fait simple », comme on dit là-bas ; il l'avait cueillie je ne sais où, dans la rue ou dans la campagne moscovite. Gentil ménage qui avait l'air de bien s'aimer et de s'entendre à merveille, probablement parce que les partenaires étaient incapables d'échanger deux mots de conversation... Le soldat B... ne s'expliquait que par signes avec sa *baba*. Provisoirement du moins, cela leur suffisait, — comprenne qui voudra ! Pour dire à son amie qu'il la mènerait voir le beau pays de France, B... se livrait à une pantomime compliquée :

« Toi-moi... » Gestes de l'index planté sur sa poitrine à elle et sur sa poitrine à lui. — « Khorocho... » disait-elle en hochant la tête d'un air attendri. — « Partir... » reprenait-il, et, de la paume de sa main gauche, il tapotait vivement le dos de sa main droite. — « Da, da... » et elle balançait ses bras devant elle. — « Loin, loin... » et il indiquait le ciel, les toits d'en face. — « Lou-ène » répétait-elle, contemplant les nuages. — « Machine... locomotive... Teuf-teuf-teuf... Hou-hou-hou.. » Il faisait aller ses bras comme des pistons. Alors, pour l'aider dans son explication, elle imitait la rotation des roues avec ses pouces. Triomphant, il sortait de sa poche une carte postale représentant un paysage banal de la Côte-d'Or : « France !... » — « Frantsia !... » et elle riait aux éclats. Il l'empoignait par la ceinture et la secouait toute, rigolant comme elle. Puis, se tournant vers moi : « Alors, vous pigez le truc ? »

***

Le code civil soviétique et la morale révolutionnaire n'établissent aucune différence entre l'union libre et le mariage légal. D'ailleurs, en 1920, le régime de la famille était défini par des décrets que l'on n'avait pas encore codifiés. On s'était contenté de retirer au clergé les registres de l'état-civil et de les remettre aux Soviets. Les formalités avaient été simplifiées à l'extrême.

Mais cette conception bolchévique de la vie matrimoniale heurtait extraordinairement les préjugés de la classe paysanne et même d'une grande partie du prolétariat ; inutile d'ajouter que la bourgeoisie criait au scandale, à la débauche, à la prostitution... Jamais en Russie l'on ne s'était marié ailleurs qu'à l'église, au temple ou à la synagogue. La séparation de l'Eglise et de l'Etat, poussée à ce point que le gouvernement entendait ignorer purement et simplement l'existence des religions, n'avait pas trop ému les populations tant que ses effets n'atteignirent pas directement les mœurs. L'idée du mariage civil bouleversa les cervelles.

Un autre décret acheva de les abasourdir : c'était une nouvelle réglementation du divorce.

On sait que l'Eglise catholique proclame le mariage indissoluble autrement que par le décès d'un des conjoints. Dans certains cas exceptionnels, généralement au bénéfice de princes ou de millionnaires, la politique de Rome consent à dissoudre des unions ; mais alors elle fait intervenir ses casuistes (et cela coûte cher) : elle ne prononce jamais un divorce, elle se borne à déclarer que le mariage lui-même n'a pas existé, qu'il était nul, argumentant de quelque vice de forme qu'il est toujours facile de découvrir ou... d'inventer...

Par contre, l'Eglise orthodoxe se chargeait de tirer les rideaux de l'alcôve à l'entrée comme à la sortie. La procédure du divorce, du temps où les popes détenaient les registres de l'état-civil, était même une des plus belles sources de revenus pour la police et ses compères enjuponnés du consistoire diocésain.

Ce n'était donc pas le principe même du divorce qui scandalisait le bon peuple russe attaché aux traditions séculaires. Mais le décret des bolchéviks faisait table rase : pour divorcer comme pour se marier, il suffirait désormais d'une simple déclaration, gratuitement et immédiatement consignée dans les livres du soviet. Bien mieux : il n'était

pas nécessaire que les époux se fussent mis d'accord ; l'un d'eux, même à l'insu de l'autre, avait le droit de réclamer le petit papier constatant la séparation, et sans fournir de motifs. Mieux encore : aucune durée minimum de validité du mariage n'étant prévue, l'on pouvait divorcer une demi-heure après s'être marié. (Actuellement la séparation n'est plus accordée qu'après un an d'union). Et l'on avait le droit d'épouser de nouveau la personne que l'on avait quittée.

C'était la consécration légale de l'union libre.

Les bolchéviks, pour habituer l'opinion à cette réforme inouïe, s'avisèrent d'un stratagème assurément original et dont la réussite ne fut que trop complète : des affiches apposées aux portes des soviets annoncèrent que tout nouveau ménage dûment enregistré recevrait, comme cadeau de noces, un bon gratuit donnant droit à vingt archines (quinze mètres) de calicot, à prendre dans un des magasins de l'Etat !...

Le revirement d'idées que les bolchéviks avaient espéré s'accomplit avec une rapidité foudroyante. Les bureaux des mariages furent pris d'assaut ; les couples en instance formaient dans la rue, devant les soviets de quartier, des « queues » interminables ; les nouveaux mariés couraient ensuite grossir et prolonger d'autres files de postulants aux approches de boutiques nationalisées dont les rideaux de fer étaient prudemment baissés. En quelques heures, l'homme et la femme se trouvaient à la tête d'une petite fortune: vingt archines de camelote, qu'ils se partageaient, valaient bien deux ou trois pouds de farine blutée sur le « marché libre ». Après quoi, adieu ou au revoir : on divorçait... jusqu'à la prochaine fois !

On vit alors des octogénaires édentées convoler en justes noces avec des garçons imberbes, et il se fit des accordailles dans la rue, au hasard d'une première rencontre. Comme tout le monde vivait dehors, à l'affût des distributions de pain, de lait, de bonbons, de savates, de chapeaux et autres « marchandises de première nécessité », — il était aisé de s'associer pour la bonne combine.

D'autre part, les employés des bureaux de mariage ne perdirent pas le nord dans la bourrasque : ils s'arrangèrent pour prélever leur part de « bénéfices » sur ces affaires extravagantes. On verra tout à l'heure comment. La tradition du *bakhchich* ne devait pas se perdre de sitôt, et les bolchéviks n'ont jamais réussi à l'extirper complètement.

Le gouvernement ne tarda pas à rapporter (peu avant notre départ) le décret dit « des mariages de calicot ».

D'aucuns, je n'en doute pas, hausseront les épaules. C'est mal connaître la psychologie des foules. En trois ou quatre mois, le peuple s'était accoutumé à prendre le chemin du soviet pour régler ses petites affaires de famille. La fausse manœuvre des autorités laissait un résultat positif : le mariage civil était entré dans les mœurs !

***

Pour nous, Français, qui désirions emmener à l'étranger un certain nombre de femmes russes, nous n'avions que le souci d'obtenir un document valable tant aux yeux du gouvernement des soviets qu'à ceux du gouvernement français. Les passeports de nationalité ne pouvaient être établis que sur justification du mariage légal, car les bolchéviks n'entendaient pas du tout favoriser une émigration camouflée. Conformément aux principes généralement admis dans le droit civil international, ils consentaient seulement à autoriser l'exode des Russes qui seraient devenues Françaises « au bénéfice de la loi ».

Chacun des intéressés se débrouilla donc de son côté. En plusieurs cas, l'assistance de Guilbeaux fut précieuse.

Comme il arrive toujours dans un milieu énervé par une attente prolongée, la colonie française bourdonnait de fausses nouvelles, répandues par la sottise ou par la malveillance. Tantôt on affirmait que les soviets refusaient définitivement les passeports ; tantôt on annonçait le départ comme imminent. Les soldats s'accrochaient à moi : « Et nous, est-ce qu'on va nous lâcher ? » J'avais toutes les peines du monde à les calmer en leur répétant l'assurance formelle que m'avait donnée Guilbeaux.

Un jour enfin, le bruit court que, bientôt, nous serions en route. L'information semblait venue de source autorisée : notre ami lui-même ne put ni la confirmer ni la démentir.

Surchargé de besognes, car je n'avais pas quitté mon service à l'Internationale communiste, je passais mes soirées au Centre d'Evacuation, multipliais les démarches au Commissariat des Affaires étrangères et à la Tchéka, — toujours avec l'appui de Guilbeaux et partout introduit par lui ou par Suzanne Girault qu'il avait chargée de suivre cette affaire ; — je n'avais pas eu le temps de m'occu-

per de moi et des miens. Au moment où l'on annonça le départ comme imminent, je ne m'étais pas encore marié.

Notre ami, qui avait toute confiance en moi, m'invite à rédiger en russe une lettre d'introduction auprès du soviet de mon quartier, la signe les yeux fermés (il ne savait pas encore la langue du pays) et y appose le cachet de la section française du parti.

J'avais écrit sur ce papier que le président du soviet local était prié de donner des ordres pour que le bureau des mariages enregistrât d'urgence et sans le moindre délai mon union légitime. Mais je comptais surtout sur l'effet du timbre humide, car les illettrés sont extrêmement sensibles aux symboles magiques.

Comme tous les jours, deux ou trois cents personnes faisaient queue dans la rue et se bousculaient à l'entrée du soviet, pour se marier ou se démarier.

Ma femme et moi prenons la tête de file, négligeant fièrement les protestations véhémentes de la foule des « acheteurs de calicot ». Un garçon de cour, faisant fonctions d'appariteur, entr'ouvre la porte de temps à autre. Je tends bien haut le document estampillé de la faucille et du marteau. Nous passons. La porte se referme. L'appariteur nous attire dans un couloir. Il fait semblant de lire notre papier, mais il est évident qu'il n'y comprend goutte. Je lui explique ce dont il s'agit. Il jette sur nous un regard en coulisse. Nous sommes d'apparence assez miteuse et d'attitude discrète.

— Oui, dit-il, sans doute, sans doute... Mais si vous voulez passer avant les autres, il faut prendre un numéro d'ordre.

— Bien. Et quand passerons-nous ?

— Oh ! dans quatre ou cinq jours...

— Ah ! donnez toujours...

Il me tend un carré de carton et, détournant la tête :

— C'est trois cents roubles...

— Tiens ! je croyais que le mariage était gratuit...

— Gratuit, oui... Mais c'est à cause de l'affluence, vous comprenez...

— Voici les trois cents roubles. Donnez-moi votre carton. Au revoir. Nous reparlerons de tout ça.

— C'est ça. Dans quatre, cinq ou six jours...

Je renvoie ma femme chez elle et je vais faire antichambre dans le Palais de l'ancien général-gouverneur, où Kaménev, président du soviet central de Moscou, reçoit les plaignants et les solliciteurs. Après une heure d'attente

dans un grand salon rouge et or, vilain comme le régime que la révolution a exécuté, dont chaque fenêtre est occupée par une table, une machine à écrire, et une militante au teint gris, aux cheveux courts, aux traits las, je suis reçu.

J'expose l'affaire au président du soviet.

Kaménev se met à rire dans sa barbe et, se tournant vers son assesseur :

— Non, mais, vous voyez ce qu'*ils* font !

— Je ne voudrais pas, dis-je, que l'on cause des ennuis au portier. Il est évident qu'il agit de connivence avec le bureau.

— C'est absolument clair. Nous allons arranger ça.

Et trempant une plume acérée dans de l'encre rouge, Kaménev écrit en marge du papier signé par Guilbeaux : « Marier immédiatement. Mettre fin à de tels procédés. Le camarade D..., président du soviet de quartier, sera tenu responsable ».

Le lendemain, D..., à qui j'avais fait passer cet ordre, descendit à toute vitesse, avec moi, les quatre étages de son bâtiment. En cinq minutes, j'étais marié. Bon prince, j'abandonnais les trois cents roubles. Je regrettais seulement de n'avoir pu aider sérieusement les quelques pauvres gens qui venaient se marier « pour de bon ». Je suis persuadé que les abus reprirent de plus belle. Mais la cause des épouseurs et des épouseuses était bien difficile à défendre dans l'ensemble, puisqu'il ne s'agissait guère que d'une maligne spéculation.

Nous pensions en avoir fini avec les paperasses et, du côté des soviets, tout était en effet en règle.

Mais le consul G..., qui n'avait pas encore complètement désarmé, fit savoir que, d'après certaines instructions reçues par lui (?), le gouvernement français, n'ayant pas reconnu le gouvernement des soviets, n'admettrait comme valables que les mariages contractés *selon la loi de l'ancien régime*. En d'autres termes, la République Française qui se dit laïque et exige sévèrement que les fiancés passent par la mairie avant d'aller à l'église, — ce second mariage n'ayant d'ailleurs aucune valeur légale, — n'admettait plus, sous le régime de Millerand, pour les citoyens français résidant en Russie, que l'union contractée devant un

ministre du culte ! Inutile de souligner combien cette mesure nous parut grotesque.

Il fallait pourtant en passer par là. Le consul déléguait explicitement, sinon officiellement, ses fonctions d'officier de l'état-civil au curé de Saint-Louis des Français, et non pas au citoyen, en la personne de l'abbé Vidal, mais au prêtre !

Mesure absolument illégale, dira-ton ; mesure à laquelle tout citoyen français était *en droit* de refuser de se soumettre. Mais les autorités françaises, dans leur haine du bolchévisme, se moquaient bien de la loi et de la Constitution. Le blocus, la guerre aux soviets n'ont jamais été sanctionnés par un vote du Parlement. L'ambassadeur N..., installé dans un wagon à Vologda, s'était-il gêné pour organiser d'immenses services d'espionnage, des conjurations, des soulèvements, à l'abri de son privilège diplomatique ? Allions-nous risquer, puisque nous devions être dirigés sur la Finlande, de nous faire arrêter dès la frontière passée, tandis que nos femmes légitimes et nos enfants seraient refoulés comme « soviétiques » ? Il ne faut pas oublier qu'en Finlande, la réaction bourgeoise avait écrasé, avec l'aide de quelques corps d'élite allemands, les bataillons ouvriers du pays ; et nous savions que les pouvoirs consulaires de la France s'entendaient merveilleusement avec les massacreurs du prolétariat finlandais, avec les équipes finno-germaniques de la contre-révolution.

Je consultai Guilbeaux. Nous passâmes une bonne soirée à rigoler ensemble, à l'idée que j'irais à confesse. Au fond, nous pensions qu'il ne s'agissait que d'une simple formalité.

***

En quoi nous nous trompions.

Je me rends au presbytère français de la Petite Loubianka, quartier que je connaissais parfaitement puisque c'avait été le lieu de mes débuts dans l'enseignement en Russie, treize ans auparavant. Une grande cour morne ; une église à colonnes de style pseudo-grec, avec fronton triangulaire, genre « petite Madeleine », vilaine bâtisse sur les degrés de laquelle, au temps jadis, au sortir de la grand' messe du dimanche, péroraient, avec leurs femmes de luxe, les hauts personnages de la colonie, le confiseur Siou, le parfumeur Brocard, et toute la parenté du maître de forges Goujon. Dans une ruelle voisine, les bâtiments de l'ancien consulat français. Une série d'immeubles sur

la Petite Loubianka, tous appartenant, ou plutôt ayant appartenu au sieur Goujon ; tous habités par des professeurs de l'enseignement secondaire, des rentières, des gouvernantes en retraite, des dévotes à l'odeur sulpicienne et de véritables putains de métier qui se font honneur d'accomplir leurs « devoirs religieux » parce qu'elles sont, tout de même, « des Françaises ! »

Au centre de ces vieilles constructions, le bas logis du remarquable sacristain qui vivait gaiement de la vie et de la mort, des mariages et des enterrements, et prétendit m'enseigner « le sens pratique ». Joyeux Savoyard, soulographe de première catégorie, inimitable dans l'exécution au piano du *Chant des Allobroges,* — le seul morceau de musique de son répertoire. Frôleur, souple, fermé, filant doux et dévotement devant l'autel, admirablement renseigné sur toutes les accointances de la colonie, jargonnant un russe de fantaisie qui le mettait de plain-pied avec les cochers de corbillards, portant bien la soutanelle et le surplis sur ses épaules trapues, entremetteur auprès des petites dames, introducteur auprès des patrons de tavernes... Grosse tête carrée, obtuse, souvent rougeaude et flasque, la vue basse, un œil à demi voilé par une taie blanche, flairant et retrouvant sans faute le matériel de son emploi, cierges, croix processionnelles, burettes, patènes, chasubles, comme aussi bien, dans son cagibi, les batteries de bouteilles, le bois de chauffage et les menues fanfreluches oubliées par des visiteuses... Au demeurant, le meilleur fils du monde, gai quand il avait refermé sa double porte, serviable et avisé pour ceux qu'il prenait en amitié. Sans foi ni loi. Indécent. Une de ses bonnes blagues était de se mettre tout nu, dissimulant entre ses cuisses certaines parties, pour montrer ce que c'est, après tout, qu'une femme...

Quand cette homme avait plaqué les derniers accords du *Chant des Allobroges,* l'organiste de Saint-Louis prenait le tabouret. Ancien maître de chapelle à Saint-Quentin, pourvu d'une érudition anecdotique de commis-voyageur, lourd mais fusible, compassé mais réfléchi, pratique mais sentimental, paillard tout autant que le sacristain et cherchant, par économie, « la petite fleur bleue », ce citoyen dont il ne faut pas trop médire puisqu'il est mort, jouait magnifiquement, avec une finesse et une puissance troublantes, ce qu'il appelait banalement « le classique ». Je lui sais gré de m'avoir révélé *La Pathétique* de Beethoven qu'il savait remplir énormément de ses médio-

cres joies et regrets... Quand on sortait de l'enchantement, on ne trouvait devant soi que deux gros yeux à fleur de tête et une caboche piriforme plantée sur une jaquette noire.

Le sort me ramenait dans cet étrange quartier. L'organiste du temps passé était mort en France pendant un congé. Le sacristain s'était, je crois, éclipsé dès les premiers jours de 1917. La plupart des immeubles de la colonie française, les deux écoles, l'asile de vieillards, la maison Goujon, le consulat étaient presque entièrement vides.

Mais le curé, avec sa gouvernante, avec quelques vieilles fidèles, tenait le coup, perdurait dans son appartement confortable, cossu, embouquiné. Une silhouette mince, les yeux aigus et la bouche parcheminée, les lèvres tranchantes du jésuite complètement rasé.

— Bien, me dit-il quand je lui eus exposé l'affaire. Mais comme votre « fiancée » est une Russe orthodoxe, il faut une dispense du vicaire diocésain de Mohilev... C'est six cents roubles. Je vais lui écrire. Revenez dans huit jours.

Je revins. Nous avions la dispense.

— Maintenant, je puis vous marier. Il faut seulement que vous vous confessiez... Vous ferez une petite offrande à l'église.

— Combien ?

— Trois cents roubles.

— Les voici.

— Bien. Venez vous confesser demain.

— Mais... depuis mon adolescence... j'ai perdu la pratique.

— Qu'à cela ne tienne. Je vais vous prêter un... petit manuel...

Il metendit un livre noir que je fourrai dans ma poche.

Le soir, Guilbeaux, au récit de cette entrevue, riait aux éclats, se moquait de moi, le vilain singe !

Le lendemain, je me présente au délégué officieux de la République de Clemenceau-Millerand.

— Mettez-vous à genoux.

Bon. C'est fait. Je n'avais pas ouvert le petit manuel.

Personne ne m'a jamais questionné d'une façon aussi ignoble, aussi salace. L'abbé en vint à me demander si je n'avais pas couché avec des animaux.

— Non, cela n'est pas dans mes habitudes...

— *Ego te absolvo...*

Je pensais : « Et moi qui me suis donné tant de mal pour que tu puisses partir avec les autres, salaud ! »

— Quel mariage voulez-vous ? me dit ensuite cet homme d'affaires. — Quelle classe ?

— La toute dernière.

— Ah ! sans messe. Bien. Dans l'après-midi. Ce sera cinq cents roubles.

— Entendu.

— Il faut payer d'avance.

— Prenez donc.

Je récapitule : dispense, 600 roubles ; billet de confession, 300 ; mariage, 500... Le portier du soviet était plus raisonnable...

Nous ne sommes pas au bout de cette histoire burlesque.

Il nous fallait, cette fois-ci, des témoins.

Une parente de ma femme, que son extrême intelligence, sa culture, son dévouement pédagogique et son inépuisable bonté avaient naturellement introduite dans le milieu assez fermé des philosophes de la vieille école sortie de l'enseignement de Vladimir Soloviev, obtint l'assistance de M. Nicolas Berdiaev, théoricien apocalyptique, rénovateur d'une orthodoxie russe dont la tendance vers le catholicisme, vers « l'œcuménicité », suscitait de vives discussions entre intellectuels rationalistes et mystiques. Je n'avais rien de commun avec ce monde spécial. Mais il serait ici déplacé de railler les idées et la structure spirituelle d'un homme à qui l'on doit un service de pure obligeance, d'autant plus que les œuvres de M. Berdiaev, maintenant émigré, sont d'une teneur absolument inoffensive et n'atteignent, dans leurs traductions, qu'un très petit nombre de personnes converties d'avance.

Notre second témoin, du côté de ma femme, devait être le poète et romancier Ivan Novikov, maintenant membre de l'Académie russe. C'était un ami commun, à qui je reste fidèle. Peut-être fut-il pour moi, au temps des passions dangereuses, un rival inquiétant : il avait la blondeur et la douceur, les traits de Christ, de l'ingénieur-agronome qui a contemplé les champs plus qu'il ne les a soignés ; ses poèmes enfantins et compliqués s'achevaient dans de délicieuses incertitudes ; sa prose, surchargée de couleurs fines, conduisait à des destinées obscures des personnages à multiples facettes, et surtout de ces ténébreuses « fémini-

tés » dans lesquelles les femmes vivantes sont toujours disposées à se reconnaître.

Pauvre toute sa vie, et encore aujourd'hui, il avait trouvé une compagne digne de lui et travaillait avec une simplicité de paysan, avec des délicatesses infinies, à fendre du bois et à tresser de tendres histoires. Il acceptait la révolution, se réjouissait quand il pouvait la comprendre, ignorait les dogmes politiques, aimait les hommes. Il n'a jamais trahi et jamais n'éprouva le besoin de s'engager. Il a subi toutes les privations, avec les siens, mais il est resté chez lui, écrivain profondément russe, observateur et cordial au milieu de son peuple.

Il accueillit notre demande avec joie et curiosité, comme si nous l'invitions à jouer aux quatre coins :

— Et, dites, il y aura de la musique ?... L'orgue ?...

— Non. Nous nous en passerons. Cela coûte trop cher...

— Ecoutez... Il ne faut pas... Ne serait-ce qu'un petit morceau, pour solenniser... Hein ?

Faire plaisir à Novikov, cela ne coûterait que 300 roubles de plus. Je prévins le curé...

. . . . . .

Nous avions encore besoin de deux témoins français.

Le sort fait quelquefois très gentiment les choses.

Je rencontrai, au caravansérail de Tchistyé Proudy, un ancien collègue. Du temps que j'enseignais le français au lycée de Kalouga, J. S... professait à Toula. Ces deux villes forment avec Moscou les pointes d'un triangle isocèle et ne sont distantes entre elles que d'une centaine de kilomètres. Toula est un grand centre industriel, situé sur une magistrale ferroviaire qui conduit dans le Midi.

A plusieurs reprises j'avais eu l'occasion de bavarder avec S.... C'était un homme « d'un certain âge » (comme on dit), de tenue très proprement bourgeoise, discret, guindé, prévenant et emphatique. Un facies extraordinairement plat, grisâtre, impeccablement borné. Incapable de révulsions intimes, d'accès passionnés, la perfection même des convenances au degré gênant. Licencié en droit, correcteur strict mais, semble-t-il, bienveillant, des cahiers d'élèves. Ce qu'il avait d'esprit orienté vers les autorités académiques. Amateur de « belles-lettres » inscrites dans les programmes, serein et captivant dans son ignorance totale du monde contemporain, de ses recherches et de son agitation.

Il vivait seul, en vieux garçon, dans un très modeste meublé. Je sus de lui qu'il était marié en Périgord, mais il

ne paraissait pas se soucier beaucoup de sa femme, laissée en France. Il ne parlait jamais d'elle, et je ne le questionnais pas. Pourtant, il était assez fier de ses fils : l'un d'eux s'était fait prêtre ; l'autre tâtait de la littérature et avait déjà publié un volume de vers : *Paupières closes*.

— Ce n'est pas mal... Je lui écris : Soigne ton style... Le style, c'est l'homme...

Le jeune littérateur commença sa carrière dans de grands journaux de droite.

— Je dois vous dire qu'il était hautement recommandé par M. Jacques des Gachons...

Le jeune écrivain a maintenant une réputation faite à Limoges, par des romans « bien pensants », et son nom Ch. S..., son portrait de face et de profil (il ressemble à son père) ont paru dans les *Nouvelles littéraires*.

A l'époque où se préparait cette petite célébrité, J. S... vivait honnêtement et sans éclats de voix parmi de très mûres dames-professeurs ou maîtresses d'internat. Dans ce milieu de tout repos, il ne doutait de rien. Il était, d'ailleurs, exempt par nature de toute faculté sceptique. Peu de temps avant la mort de Tolstoï, il s'était rendu en visite chez le vieux maître qui le reçut avec sa cordialité habituelle, l'invita à déjeuner, lui versa du vin de Bordeaux, s'abstint d'en boire et « le charma ». Le récit de cette équipée fut publié dans le *Figaro*.

S... avait fondé à Toula une section d'*Alliance française* qui comptait bien une trentaine de membres, presque le complet des vertueuses dames de l'enseignement secondaire. Un soir, je vins de Kalouga conférencer sur je ne sais plus quoi, sur quelque chose de très anodin, et fus logé, au lycée, chez un surveillant qui avait passé son dernier été à Paris et laissa sur ma table de chevet tout un jeu de cartes transparentes pour me distraire la nuit...

S..., par l'*Alliance française*, reçut le ruban violet qu'il portait à la boutonnière, dans un pays où cela ne signifiait rien. Comment lui eût-on tenu rigueur de cette innocente fatuité ?...

Il « s'adonnait », hélas ! à la poésie, quand « l'inspiration le visitait ». Le cahier qu'il projetait de faire éditer portait ce titre original : *A travers la Vie*... Le moule préféré de ses méditations était le sonnet. Il tenait soigneusement à jour ce recueil et, digne père du protégé de M. Jacques des Gachons, « cent fois sur le métier remettait son ouvrage, le polissait sans cesse et le repolissait ». Ces dames de l'*Alliance* avaient, en audition, la primeur

des œuvres. Je n'échappai pas au devoir de politesse de féliciter le poète après lecture, un soir. Quelqu'un de bien informé évoqua très justement la glorieuse mémoire d'Eugène Manuel, officier d'Académie...

En 1913, la maison impériale des Romanov fit célébrer dans toute la Russie le tricentenaire de son accession au trône. A cette occasion, tous les fonctionnaires de l'Etat, y compris les sergents de ville, reçurent une décoration assez humiliante : une médaille de cuivre qu'il fallait porter en brochette dans les cérémonies officielles. J. S..., extrêmement satisfait, y alla d'un sonnet en l'honneur de la dynastie dont il prédisait les longues destinées et fit parvenir les quatorze vers au « Maréchal de la Cour », par la voie hiérarchique. Quelques mois s'étant écoulés, S... reçut, par la même voie en *decrescendo*, une épingle de cravate, en or, rehaussée d'un brillant. Son contentement fut inexprimable, mais décemment avoué. S... n'eut jamais le tempérament excessif ; il nageait doucement dans le flot tranquille des convenances où il se sentait l'égal des plus grands. L'employé chimérique de Balzac...

La guerre le surprit en vacances, comme moi, à Paris. Ni lui ni moi n'étions mobilisables. J'eus la possibilité de l'aider à se tirer d'une méchante affaire et à rentrer en Russie.

A Toula, la Muse le rejoignit et lui dicta des strophes vengeresses. Comme il avait pris l'habitude de parler directement, en noble barde, aux « majestés » régnantes, il tomba, cette fois, à bras raccourcis, sur Guillaume II. Je regrette beaucoup de ne me rappeler que très imparfaitement ce sonnet belliqueux :

Monstre à qui l'on ne peut que clamer sa rancune,
Ta-ta-ta, ta-ta-ta, — ta-ta-ta-, ta-ta-ta,
Ta-ta-ta, ta-ta-ta, — ta-ta-ta-, ta-ta-ta,
Le mépris si tu veux, mais, d'indulgence, aucune...

J. S..., en 1920, avait renoncé aux illusions, ne comptait plus sur la retraite, n'avait aucun avis sur le régime nouveau, mais conservait, à coups de brosse, le « décorum ».

Il se fit plaisir d'être mon témoin de mariage et se chargea d'en trouver un second. Il me présenta à un M. Crosne ou Krohn, jeune spéculateur levantin dont la silhouette m'échappe, car je ne l'ai vu que deux fois et n'ai point causé avec lui.

Nous étions parés.

***

Il pleuvait. Ma femme et moi traversâmes à pied la moitié de Moscou. Les rues étaient boueuses. Sur les marches de Saint-Louis, un petit groupe se formait. Huit ou dix personnes au plus. On plaisantait un peu, non sans gravité, car l'atmosphère de ce temps était lourde. M. Berdiaev, un peu en retard, mais non par sa faute (les moyens de communication s'étaient raréfiés), survint en tirant la langue, encore tout pénétré de philosophie, l'air vague.

Le cortège se forma, des bras se joignirent. Ce fut, je crois, l'ami Novikov qui mena ma femme vers le sanctuaire. Au moment où notre petite bande faisait les premiers pas sous la voûte, l'orgue entonna une sorte de marche triomphante et pondérée, avec des jeux de « flûte » pastorale, perçants et touchants.

Musique magicienne... Les mômeries du curé n'étaient plus rien. Pourquoi dissimuler ? Chacune des personnes présentes cherchait un sens secret aux choses simples que sont les accords mutuels d'un homme et d'une femme. Un instant, l'esprit agité perpétuellement plonge dans la perfection du calme : ainsi peut-être le pèlerin de la Mecque, durement secoué par son dromadaire, sent-il sa conscience s'évanouir dans le mirage d'une ville aux mille minarets qui s'étale et se double, vermeille, sur les eaux roses d'un lac. Un nœud se forme entre quelques êtres que fixe l'intention de réfléchir aux mystères de la destinée. Des anneaux d'or passent sur un plateau entre les mains de l'augure habitué et indifférent. Qu'importe ! On peut songer à des noces solaires dans les vallées de Chanaan, sous l'ombre d'un patriarche...

Mais la musique s'est épuisée, elle s'arrête brusquement sur une note basse. On la sent indécente et tarifée. Le prêtre marmotte vivement ses bénédictions et, d'un geste, indique le passage à la sacristie. On se réveille, on le suit. Nous ne nous sommes pas encore levés qu'un homme en robe noire passe l'éteignoir sur les cierges.

Signatures au registre paroissial. M. Berdiaev est grave, Novikov paraît attendri et amusé. Une question se pose : les Russes doivent-ils signer en russe ? Non, en caractères latins. Bien. Mais comment orthographier ? A l'ancienne mode ou à la nouvelle ? Nowicoff ou Novikov ? J. S. opine en faveur des moyens termes : par exemple, Novikoff. L'abbé Vidal jette sur nous, en rédigeant son

acte, un regard sournois. Il me semble que je n'ai pas l'air convenablement sérieux. Les effets de la musique se sont déjà dissipés. Le nouveau bedeau, un Polonais, circule parmi nous, tendant la main, et récolte quelques billets de cent roubles...

Enfin pourvus d'une attestation qui, contrairement à la loi, va servir à ma femme de passeport devant les autorités de la République française, nous sortons de la sacristie et nous éloignons à petits pas dans le silence du temple vide où dorment debout, repus d'encens, les inévitables Saint-Joseph et Jeanne-d'Arc du quartier Saint-Sulpice.

Le perron, la cour, les maisons sont gris, mais il existe encore un ciel libre, froidement azuré, au-dessus de nous.

M. Berdiaev prend congé, appelé par ses occupations. Peut-être allait-il simplement vendre des livres, car, à cette dure époque, les écrivains d'ancien régime tenaient encore boutique ouverte de livres anciens et modernes dans une ruelle du centre, et, pour les chalands, ce n'était pas la moindre curiosité que de trouver en cette maison des commis plus ou moins célèbres, violemment prolétarisés par la révolution. C'est chez eux que j'ai « liquidé » une importante partie de ma bibliothèque, passionnément formée pendant de nombreuses années. Le reste de cet unique avoir a dû se gâter dans des caisses, en province, là où il me fallut l'abandonner.

Notre bande refait, tout doucement, la traversée de Moscou. Nous pataugeons dans les fanges.

Une bonne tante, qui, jadis, avait eu ses entrées à la cour impériale et qui vivait pour un temps sous notre toit, s'était dévouée : elle avait préparé le festin de noces. Elle put mettre sur la table du pain blanc, du riz au gras, des pommes de terre, des pommes, du café, et même une bouteille d'un vin blanc dont je préfère perdre le souvenir.

Au dessert, notre ami S... se leva, le verre en main :

« Mesdames, Messieurs,

« Permettez-moi d'abord de féliciter Madame... qui trouvera, j'en suis certain, en la personne de mon talentueux collègue... »

Il parla si bien que mon excellente belle-sœur, qui aime à rire et a la bouche grande, découvrit toutes ses dents.

***

S... n'était pas que poète. Il avait un autre vice, non plus grave, mais plus ruineux : il était joueur.

L'excès dans la passion du jeu est le seul que j'aie jamais connu en lui.

A Paris, avant son départ pour la Russie et pendant ses vacances, il fréquentait un club du boulevard Haussmann.

— On y mange parfaitement, mon cher, et les garçons ont de la tenue : il est loisible de leur emprunter un louis quand on est embarrassé...

A cette lointaine époque, on disait encore « un louis ».

J'avais l'adresse du tripot et c'est là qu'en août 1914 je demandai des nouvelles de mon collègue. Il accourut bientôt à l'hôtel de la rue Racine où je logeais. Terriblement désargenté, il ne savait à quel saint se vouer. Les roubles que nous avions emportés pour les vacances, les roubles de « nos alliés » étaient refusés dans toutes les banques et on ne les estimait qu'à 1 fr. 75 au lieu de 2 fr. 65. Boulevard Haussmann, S... ne subsistait plus que sur sa réputation de vieux ponte.

Je lui indiquai cette possibilité : demander des fonds à l'ambassade de la rue de Grenelle, à titre de fonctionnaire de l'Etat russe. Il eut la chance de troquer ses roubles contre des francs quelques heures avant la fuite des diplomates de Nicolas II qui gagnaient Bordeaux avec M. Poincaré, et nous accompagna, moi et ma femme, à la gare Saint-Lazare, quand nous prîmes la direction de l'Ecosse pour rentrer en Russie par les pays scandinaves. On voit que j'ai quelque raison de garder à S... un sentiment très amical, motivé par les petits services que nous nous sommes mutuellement rendus.

S... parvint à regagner Toula par la Méditerranée et la mer Noire. Les événements les plus catastrophiques lui laissèrent sa foi en la bonne cause des conjugaisons et des « maîtres » classés (depuis Nicolas Boileau jusqu'à Auguste Dorchain). Insouciant, il dardait sur Guillaume II des vers insecticides :

En vain tu tenterais de te justifier !
Je veux du pilori te clouer au pilier !...

La révolution ne l'étonna nullement, n'abîma rien en lui, rien en son costume impeccable, — jaquette et gilet gris, — et c'est faute de temps probablement qu'il n'a pas chanté les bons petits soldats russes qui se firent tuer en juin 1917, pour leurs « alliés », dans une envolée d'enthousiasme soufflé par Kérensky.

En ce temps-là, S... vivait modestement en chambre, à Moscou, et se distrayait, selon son habitude, au jeu de cartes. Il avait repéré un certain nombre de boîtes clandestines et il y était dignement considéré.

Je n'ai que très peu de prétentions à la vertu et la simple honnêteté m'oblige à confesser que moi aussi, j'ai eu cette passion des jeux de hasard, — cartes ou roulette, — alors que je ne goûte nullement les jeux de calcul où je suis lamentablement incapable.

En 1920, mes intentions de joueur ne pouvaient plus être désintéressées. Je ne cherchais plus l'émotion. Je voulais gagner. J'ai déjà dit qu'après l'établissement de nos passeports, notre souci était de nous procurer quelque argent pour recommencer notre vie à l'étranger. Or, les roubles de la Douma, ceux de Kérensky, comme ceux des Soviets, ne valaient rien. Nous étions obligés d'acheter des roubles du tsar, surtout des billets de 500 roubles, à l'effigie de Pierre le Grand, qui étaient cotés en « Bourse noire » à six fois leur valeur nominale. En effet, toute personne qui désirait sortir de Russie avait le droit d'emporter 10.000 roubles ; mais le décret n'avait pas précisé de quelle émission devaient être les devises et il est probable que les autorités fermèrent très volontiers les yeux sur l'exportation de papiers qui ne représentaient plus rien, tandis que l'Europe belliqueuse et imbécile ne reconnaissait que ces valeurs inexistantes.

Ma femme se rendait chaque jour au boulevard de Smolensk, où se tenait un marché, pour y vendre des vêtements, du linge, des étoffes, toutes sortes de babioles pratiques ou inutiles. Elle prenait son rang, la pauvre, timide, débile, mais fière, dans une des six ou huit files de bourgeois et bourgeoises ruinés par la révolution, qui étalaient leur bric-à-brac. Il manquait un Balzac pour décrire cette déconfiture, énumérer ces galurins empennés de vétustes dépouilles, ces corsages saccagés dans les cuisines et ces

faces mornes, blanches, tout un peuple innocent en somme (1), et même bien intentionné, qui n'avait rien prévu, rien compris, et s'était laissé vivre, en parasite, sur la peau des misérables. Maintenant défilaient, devant ces vendeurs, des bonshommes et des bonnes femmes de la campagne, bienveillants, non goguenards, plutôt même déférents et compatissants, mais âpres et tumultueux. Eux aussi spéculaient sur le lait, le beurre, le fromage blanc, la viande... Trois bobines de fil : une livre de beurre... Un vieux chandelier de cuivre et un châle de soie : une demi-miche de pain noir... Un smoking : un sac de noisettes !... L'écrivain soviétique Léonide Léonov, dans une œuvre de ses débuts, dépeignait un vieux professeur lancé à la recherche d'une pitance introuvable. Mais voici qu'à sa rencontre s'avance un personnage portant sous le bras une sorte de paquet sanguinolent : une tête de cheval ! Le professeur se précipite vers lui, cinglé par le fol espoir d'acquérir, argent comptant, cette chose mangeable. L'inconnu, devant cette attaque soudaine, pris de panique, jette la viande sur le trottoir et s'enfuit à toutes jambes. Le professeur s'arrête, déconcerté, médite un instant, puis ramasse la tête et s'en va...

Le marché était fort agité. Dans des nuages de poussière, des gens charriaient des ustensiles, des étoffes, de douteuses victuailles. Les poches et les sacs étaient gonflés de liasses de « kérenki » dont on n'essayait même pas de faire le compte exact, et il n'était pas rare qu'un moujik, corrigeant sans y penser l'inflation, roulât une cigarette dans un petit billet vert de cinq roubles.

Quotidiennement, les soldats d'une caserne voisine, des gardes-rouges, des tchékistes, cernaient la place et « saisissaient » légalement une partie des « marchandises » étalées, soulevant un immense vacarme de pleurs et de récriminations. Mais, le lendemain, les mêmes gardiens de l'ordre prenaient place dans les files de « spéculateurs » et vendaient à leur profit ce qu'ils avaient « confisqué » la veille...

Voilà donc un aspect de la révolution qui eût bouleversé Panaït Istrati s'il en avait eu la vision. Car lui est un sentimental, tandis que ceux qui ont vécu ces années-là autrement qu'en visiteurs favorisés prenaient de très dures leçons de réalisme économique. Notre témoignage n'en est

(1) Je n'écris pas *inoffensif*.

que plus probant. Nous comprenons maintenant que la révolution socialiste devait, pour détruire le capitalisme, supprimer même la sécurité du petit commerce privé, ôter toutes garanties à l'agiotage et abolir enfin le mythe sacré de la propriété individuelle. La révolution russe a accompli cette tâche par tous les moyens, par des réformes légales et par des saisies illégitimes. Nous le comprenions dès alors, nous qui en avons souffert et qui, malgré nos convictions, avons quelquefois contribué dans une toute petite part au retardement de l'œuvre, *parce qu'il fallait vivre immédiatement.* Que nous importerait la condamnation de ces épigones, comme dit Trotsky, de ces politiciens qui combattaient alors ouvertement les Soviets et qui continuent une fructueuse carrière politique dans l'orthodoxie communiste ! Nous avons plus aimé la révolution russe et lui avons plus donné de notre sang que ces orateurs, ces scribes, ces saltimbanques. Nous ne regrettons rien.

N'est-ce pas, Guilbeaux ?

Je ne me sens donc nullement embarrassé dans ce récit.

En 1920, il me fallait acheter au prix fort des roubles du tsar pour rentrer en France. Au marché, j'aidai ma femme dans ce trafic inquiétant.

L'idée que me suggéra S... me séduisit. Il s'offrait à me conduire dans une des maisons de jeu qu'il connaissait bien, une maison qu'il croyait sûre.

Nous partîmes un soir, vers sept heures, nous dirigeant à petits pas vers le quartier de l'Arbate.

Par un couloir discret, nous fûmes introduits dans un vaste appartement, occupé par un médecin qui avait une excellente réputation en ville.

Toutes les fenêtres étaient aveuglées par d'épais rideaux. Environ trente personnes chuchotaient autour du tapis vert. Au moindre éclat de voix, le maître de maison levait un doigt réprobateur.

J'entrais dans la figuration d'un film.

Il y avait là des dames de tout âge, assez élégamment vêtues, si l'on peut dire d'une femme qu'elle ait jamais été vêtue ; des hommes de moyenne bourgeoisie, pâles et neutres, — avocats, professeurs, journalistes, rentiers. Dans ce nombre, deux officiers, un capitaine alourdi par le poids des ans, l'autre fringant, paré des insignes de

l'Armée rouge. Quelques têtes, ardentes et anxieuses, penchées sur les cartes, étaient belles à regarder. Mais la plupart des assistants semblaient accomplir machinalement, avec lassitude, des gestes rituels. S..., en qui je reconnus le joueur de vocation, se figea, se raidit sur sa chaise ; les lignes de son visage, naturellement plates, s'aplatirent encore.

On jouait au « chemin de fer », — sorte de baccara. En entrant, je ne possédais que mille roubles (peut-être une vingtaine de francs-papier). Je gagnai presque tout de suite. Un paquet de dix ou quinze mille roubles se trouva bientôt entre mes mains.

Le jeune officier de l'Armée rouge, décavé, se leva brusquement et prit congé sans cérémonie.

Une heure ou deux s'écoulèrent, ou davantage : le temps existe si peu devant une table de jeu. Ce devait être le moment où se calment les champs, quand l'ombre laiteuse de la nuit d'été s'épaissit. Un grondement, qui semblait être celui d'un camion automobile, s'enfla et cessa aux approches de la maison. Les cartes passaient toujours : « Vous achetez ? — J'achète. — Neuf ! — Une figure ! — Je passe ! — Ramassez ! » Des murmures s'élèvent dans l'antichambre. Brutalement, la porte du salon s'ouvre toute grande et trois tchékistes, en capotes grises, revolver au poing, surgissent : « Haut les mains ! »

Un des leurs était le jeune officier qui, tout à l'heure, avait perdu son papier-monnaie en notre compagnie.

Ma foi, nous levâmes tous les bras en l'air.

Autre commandement : « Jetez sur la table votre argent et vos papiers ! »

Diable ! Derrière les trois tchékistes se profilait une escouade de soldats armés. La table se couvrit de papiers d'identité et de papiers-valeurs.

« Reculez... Tous au mur ! »

Les « colts » étaient toujours braqués sur nous.

Nous adossant à la muraille, sous les tableaux, nous adressâmes tous des adieux muets à nos proches.

Les perquisitionnaires s'avancent. Le chef ramasse sur le tapis vert les « documents » et les roubles.

« Maintenant, la visite... » dit-il.

Chacun de nous dut se rendre dans l'antichambre et se déshabiller complètement. La perquisition fut minutieuse. Là, j'eus forcément connaissance de l'anatomie d'un homme invraisemblablement poilu, le vieux capitaine en retraite. Les dames ne furent pas ménagées et toutes subi-

rent cette épreuve qui semble, d'ailleurs, avoir été administrée aussi correctement que possible.

N'eussent été nos appréhensions, je crois que nous aurions cédé à de fortes envies de rire.

Tout le monde s'étant rhabillé, le rassemblement se fit au salon. Le chef des tchékistes nous autorisa à nous rasseoir et se mit en devoir de rédiger le procès-verbal. Ce fut long. Muets, nous le regardions opérer. Il relevait soigneusement les noms des joueurs, notait les sommes saisies. Enfin, repoussant d'un geste dédaigneux les « passeports » et ramassant les paquets de roubles, il s'en fut, avec ses hommes.

Il y eut un long silence.

Nous entendîmes le camion démarrer.

Alors, notre hôte, le médecin, exhalant un soupir de soulagement, se leva et chuchota :

« Mesdames, messieurs ! Nous avons été honorés de la visite du célèbre Petersen, le chef de la brigade des jeux. Tout va bien. Vous êtes en possession de vos papiers. L'affaire n'aura aucune suite. *Il ne nous a pas laissé copie de son procès-verbal.* La partie continue. »

***

Quinze jours après, nous sûmes que Petersen avait été fusillé, pour exactions et banditisme, par ordre de la Tchéka.

***

« La partie continue... » et c'est extraordinaire. Je ne comprends pas comment le miracle a pu se produire. Tout avait été fouillé, meubles, coussins, cadres de tableaux, poêles, tapis. Je ne disposais plus d'un copec. Or, des cartes neuves et des billets à l'enseigne de la Douma s'étalent sur la table. S... me prête cent roubles. Les dames que, tout à l'heure, nous pouvions à notre aise contempler dans la tenue la plus galante qui soit, nous sourient sans la moindre gêne, plutôt avec cet intime sérieux qui, dans une joueuse, manifeste l'âme d'un homme d'affaires... « Huit... Neuf !... J'achète... Du *gras*... Je passe... Je prends tout... A vous... »

On gagne, on perd. Vers quatre heures du matin, S... et moi ne sommes plus trop mal en point. Mon camarade de

jeu penche vers moi sa face plate et chuchote, du ton cérémonieux qu'il affectait volontiers :

« Mon cher, permettez-moi de vous proposer de changer de maison. Celle-ci ne me paraît plus quiète. Ils peuvent revenir. Gagnons un autre quartier. Je connais un petit endroit où nous serons absolument tranquilles... »

C'était l'aube tournée en aurore. Des moineaux pépiaient joyeusement sur les corniches et piquaient en flèches vives sur le crottin de la chaussée.

« Vous allez constater, mon cher, que nous serons très bien reçus. La patronne est une dame veuve d'un général en retraite. C'est une femme distinguée... La générale... »

S... devisait et nous marchions. Les nuages prenaient de ces carnations que des préraphaélites comme Holman Hunt ont disposées sur les jours de fête d'une Angleterre angélique.

A bonne distance, à proximité de la rue Tverskaïa, nous pénétrâmes dans une immense et morose bâtisse commerciale et industrielle. Les portes étaient nombreuses. Au fond d'une cour, un sous-sol nous appelait.

Nous tombâmes dans une caverne au parfum suret qui tenait de la loge d'une concierge et de la ménagerie d'une sorcière. Là aussi la fenêtre était soigneusement voilée par d'épais rideaux. Je ne me rappelle pas fort bien les quelque dix partenaires qui se passaient et repassaient là, dans un silence morose, des cartes étincelantes de crasse. La « générale » était une sorte de monstre charnu marié à des poufs de tapisserie sur un bas fauteuil Voltaire. Elle était sinistre et peu parlante. Elle caressait distraitement un chat roux, prélevant sur chaque partie son taux.

Nous perdîmes, gagnâmes, perdîmes encore, nous prêtant, S... et moi, tour à tour, ce qui nous manquait pour rester devant cette table puante et maudite. Nous ne renonçâmes à guigner la chance qu'à sept heures du soir. Nous n'avions pas mangé depuis vingt-quatre heures et nous avions perdu tout notre avoir. Des amis me cherchaient par la ville et songeaient à avertir les autorités, ce qui eût fait du propre !... Je rencontrai l'un d'eux dans la rue. Il me rabroua assez vertement.

Je n'ai plus de ma vie joué aux cartes pour gagner de l'argent.

Guilbeaux n'a jamais rien su de mon équipée. Je pense qu'il fût venu à mon secours, mais qu'il eût été très ennuyé de ma mauvaise conduite.

***

Quinze jours plus tard, j'appris que S... était enfermé dans un camp de concentration. Impénitent joueur, il s'était fait pincer au moment même où l'on arrêtait pour le fusiller le tchékiste-bandit Petersen. Du coup, je courus chez Guilbeaux et, sans lui expliquer trop clairement de quoi et de qui il s'agissait, j'obtins un papier d'introduction auprès du chef de prison. S... était enfermé dans le monastère Ivanovsky, récemment « sécularisé ». De beaux et vastes bâtiments blancs, des toitures vertes et, dans les cours, de magnifiques vieux arbres sous lesquels les prisonniers, presque tous français, se promenaient paisiblement. (Je dis ce que j'ai vu, je n'invente rien pour une propagande quelconque).

Le chef, jeune homme énergique, me reçut en camarade cordial, fit appeler S... et m'autorisa à causer avec lui, en présence d'un brave bougre de sentinelle.

Je dis à S... :

« Ne vous découragez pas. Je vais essayer de vous tirer de là. Guilbeaux, j'espère, m'y aidera... Il comprendra bien que vous n'aviez pas de mauvaises intentions... »

« Ah ! mon cher ! n'en faites rien ! chuchota S..., qui, d'une main amicale me saisit le coude. J'ai profité de cette étrange mésaventure pour liquider mon logement en ville. Cette chambre me coûtait les yeux de la tête. Ici, nous sommes parfaitement installés. Personne ne nous inquiète. La nourriture est bonne, bien que cette cuisine russe... Enfin !... Le directeur est tout à fait prévenant. C'est un homme vraiment éduqué. Et puis nous ne manquons pas de distractions. Ces arbres... Le grand air... Jusqu'au départ, je serai mieux ici que partout ailleurs... C'est une économie sensible... »

Il ajouta d'un ton chantant qui exprimait sa profonde satisfaction :

« Et puis, nous nous réunissons. Nous causons. J'ai fait hier, mon cher, une conférence sur Chateaubriand. Ce fut, je me permets de le dire, un véritable succès... Prochainement, je compte parler de Victor Hugo, ce barde !... »

Cette conversation, que l'on croira inventée, et que je rapporte, plus de dix ans après, en toute exactitude, avait lieu dans une des verdoyantes allées du monastère désaffecté.

Mais le brave type qui nous suivait, portant son fusil à la bretelle, nous interrompit :

« Pardon, camarades. Faudrait parler russe. Vous comprenez, je comprends pas... Faut parler russe... »

C'était un rouquin, d'apparence douce comme celle de tant de jeunes paysans, excepté les yeux qui avaient maintenant un éclat dur.

Nous nous regardâmes, S... et moi. Il fallait « obtempérer ». Or, vivant en Russie depuis de longues années, S... comme bien d'autres Français et Françaises que j'ai connus là-bas, parvenait à peine à exprimer le quart de ses « idées » dans la langue du pays. Il me semblait même qu'il méprisât cet idiome de « sauvages ». Sa culture de licencié en droit et de Limousin n'avait pu se compliquer de l'étude du « dialecte de ces grands hommes, Tolstoï et Dostoïevsky », pour lesquels « toujours entre nous, mon cher » il « professait la plus sincère estime ».

Cet entretien, dans le jardin du monastère-prison fut forcément écourté. S... rejoignit sans émotion ses voisins de dortoir économique. Le soir même, Guilbeaux m'assura qu'il serait rapatrié, mais seulement par le second « échelon », avec les soldats de la mission française.

Cette promesse a été tenue.

Il y a en France un écrivain « coté » dans le pays de Limoges et un peu partout, un écrivain d'opinion catholique et nationaliste qui doit directement à Guilbeaux la libération et le rapatriement de son père. Aura-t-il le courage de se joindre à ceux qui réclament pour Guilbeaux une autre justice que celle des conseils de guerre de Clemenceau ?

***

L'été de 1920 s'était écoulé, dans des soucis matériels et individuels incessants. A chaque difficulté, je demandais en toute confiance l'appui de Guilbeaux. Son empressement à servir les intérêts, même les plus mesquins, de la colonie française, se manifesta sans relâche. Et pourtant il ne pouvait se faire aucune illusion sur les dispositions hostiles, haineuses, de la plupart de ces naufragés. Il y eut, dans cette société partiellement méprisable, des hommes qui se fussent réjouis d'assister à l'exécution de Guilbeaux, mais qui, tremblant devant l'autorité révolutionnaire dont notre ami était le délégué, comptaient éperdument sur sa protection.

Grâce à Guilbeaux, Karakhan, alors secrétaire général de Tchitchérine, accéléra et simplifia les formalités.

Une seule question se posait, celle des garanties.

En effet, à la suite des complots de la diplomatie occidentale et de l'inconstitutionnelle intervention des troupes françaises, le gouvernement soviétique avait toutes raisons de prendre des otages et, notamment, de retenir les officiers, sous-officiers et soldats de la « mission ». Guilbeaux eut gain de cause, probablement auprès de Lénine, en faveur de ces derniers. Il fut décidé, je l'ai déjà dit, que les soldats et sous-officiers seraient libérés, comme « irresponsables », au départ du deuxième « échelon ». Les hommes que le sinistre Millerand avait exposés à des dangers de guerre et à des représailles furent très justement considérés comme des victimes de la politique de réaction bourgeoise. La décision qui intervint en ce sens fut naturellement *expliquée* comme il convenait aux intéressés. Notre propagande était sérieusement faite. Les officiers ne furent pas exclus de cette « amnistie », et pourtant quelques-uns d'entre eux ne méritaient pas tant de générosité.

Au moment où Guilbeaux, condamné à mort dans son pays, sur un acte d'accusation effroyablement calomnieux, plaidait pour les militaires de la colonie française, il savait bien qu'il n'aurait à attendre d'eux qu'un ingrat oubli.

***

J'avais vendu ma bibliothèque à la coopérative des écrivains, mais je désirais emporter un gros paquet de manuscrits, de carnets, de documents. Il me fallait une autorisation de la Tchéka. Ce fut encore Guilbeaux qui vint à mon aide.

D'après ses instructions, Suzanne Girault me conduisit à cette redoutable et sombre maison de la rue Loubianka qu'avaient occupée des commerçants et des compagnies d'assurances, et qui était devenue le siège du comité de salut public.

Les chefs avaient leurs bureaux au cinquième étage. Tout avait été prévu pour qu'il fût difficile de les atteindre. A chaque palier, un soldat arrêtait le visiteur, vérifiait son laissez-passer, et, au plus haut étage, la dernière sentinelle fichait le papier sur la baïonnette de son fusil.

Le camarade M... me reçut avec une froideur peut-être affectée, peut-être naturelle. M... était le bras droit de cet intransigeant et pur révolutionnaire : Dzerjinski, lequel n'hésita pas, un jour, à menacer des foudres de la Tchéka

Zinoviev que le pouvoir avait gâté et qui commençait à se conduire en fêtard...

M... me sembla d'abord avoir perdu tous moyens de communication avec les hommes. Il avait signé des ordres d'exécution. Il s'était vraisemblablement trompé quelquefois, dans les hâtifs coups de force d'une guerre civile, et je crois qu'il sentait que la révolution, réclamant des épaules, était tout de même lourde à porter.

Il venait de faire un somme, sur un canapé défoncé, tendu de glaciale moleskine. En « bras de chemise », les traits tirés, le teint sale, le linge à l'avenant, le corps plutôt malingre, il me tendit une main moite. Ses yeux étaient ternes. Il regarda mon paquet, sonna et donna l'ordre d'apposer les larges scellés de cire de la Tchéka sur l'enveloppe volumineuse qu'il dédaigna d'ouvrir.

J'observais avec une compassion dissimulée ce militant que la révolution prolétarienne, en état de légitime défense, avait commis aux terribles fonctions de procureur.

Son chef, Dzerjinski, du temps où les tribunaux du tsar le confinaient en Sibérie, avait été, — comme Robespierre en ses débuts, — un poète sentimental... Autre point de ressemblance : personne n'a jamais osé mettre en doute l'intégrité de Robespierre, pas plus que celle de Dzerjinski, gardien tourmenté mais implacable de la révolution soviétique.

M..., son lieutenant, ne voulut point passer pour un rêveur, — qu'il n'était d'ailleurs point. Soudain, mon affaire étant réglée, il essaya d'un ton de badinage qui, lui semblait-il, m'en imposerait. Il évoqua les amitiés naguère rencontrées en France, avec Lénine et Trotsky, dans les quartiers de la Glacière et de Montparnasse. Son sourire fut un sarcasme :

— Je reviendrai chez vous quand vous aurez fait la révolution... Bientôt, n'est-ce pas ?...

***

Avez-vous lu le *Saint-Just* de Marie Lenéru ? Laissons de côté la ridicule préface de Maurice Barrès. « La guerre de la liberté, écrivait Saint-Just, doit être faite avec colère. » Et Marie Lenéru d'ajouter, dans un élan de sa passion rétrospective : « Il y a quelque satisfaction à rencontrer un homme croyant si fermement à la guillotine. »

Eh bien, tout ceci n'est que du romantisme.

Les militants de la révolution d'Octobre que j'ai connus

étaient plus terribles que Saint-Just : ils n'agissaient point par emportement, par colère ; la peine de mort qu'ils appliquaient froidement, *pour vaincre, sachant comment la Commune de Paris avait été vaincue,* leur était odieuse : mais ils ne pouvaient mener la guerre civile avec des lances de pompiers.

*
* *

Tout était enfin réglé. Nos papiers étaient établis en bonne et due forme, apostillés par le Centre d'Evacuation, revêtus de photographies cousues avec du fil parce que l'on manquait de colle, sanctionnés par la Tchéka, approuvés par le Commissariat des Affaires étrangères. L'été de 1920 s'était écoulé dans ces préparatifs ennuyeux et compliqués. La colonie française s'insurgeait contre son mandataire. Il m'était pourtant impossible d'agir plus rapidement.

Nous parvînmes à notre but. Chose curieuse, — mais il faudrait n'avoir jamais vécu en Russie pour s'en étonner, — j'appris très tard, après tout le monde (et Guilbeaux n'était pas mieux renseigné) que le train « sanitaire » venait d'être formé. Le départ devait avoir lieu dans une heure ou deux. Au moment où je reçus, par un simple hasard, cet avertissement, ma belle-sœur mettait au four un pâté. Je courus chercher une télègue. Il était inutile de songer à faire des adieux aux camarades et amis. Le pâté, enveloppé dans une serviette, nous l'emportâmes, tout brûlant. Nous nous hissâmes sur les ridelles de la guimbarde, nous adossant tant bien que mal à nos misérables paquets de frusques, à nos paniers. Fouette, cocher !... Nous voici cahotés sur la chaussée, au petit trot d'une rosse cachectique.

Bien des sentiments cruels s'agitaient en nous. Inopinément, nous nous vîmes séparés probablement à tout jamais de personnes très chères... Nous n'avions pas pris le temps d'échanger les mots d'affection qui laissent des traces durables dans la vie. Nous n'étions plus que des colis inertes que la Russie expédiait en franchise... au diable !... Nous roulâmes, l'esprit vide, devant les maisons minables, les mornes hôtels particuliers, les façades de style impérial et les églises dont la révolution dévorait déjà les murailles...

Je pris alors conscience du regret de n'avoir pas dit adieu à Guilbeaux, que je n'ai pas revu jusqu'à ce jour.

Finies les consultations stendhaliennes sur l'amour, la volupté, la poésie ! Finies les controverses sur la terreur et le droit du plus fort ! La haridelle nous emportait vers des destinées incertaines et autrement difficiles.

Nous arrivâmes à la gare Nicolas, nous payâmes au cocher les 4.000 roubles convenus, et un facteur, pour 200 roubles, nous aida à transborder notre bagage jusqu'au train « sanitaire » qui nous attendait. Ce convoi n'avait pas encore de locomotive, « pour raison de force majeure ». Les wagons, peints en blanc, étaient devenus noirâtres ou brunâtres pendant la guerre. L'installation, à l'intérieur, consistait en simples couchettes de bois, disposées transversalement et inclinées comme les lits de planches qu'on voyait encore dans les usines et les casernes.

Sur le quai, une bonne moitié de la colonie française s'agitait et jacassait autour de sacs et de malles. La femme d'un compositeur de musique faisait sécher son linge sur une corde tendue en face des wagons.

Je fus élu « chef de train » et acceptai cette fonction parce que je possédais des documents qui pouvaient être utiles à la collectivité.

Il fallait d'abord assurer l'enlèvement des bagages.

Je me permettrai de nommer ici M. Pique de Replonge (qui est mort en France depuis). Petit-fils d'un de ceux que Napoléon Ier abandonna en Russie en 1812, il s'était totalement russifié. Sa profession de pharmacien-chimiste, naguère lucrative, lui avait donné le goût d'un confort, d'une aisance qu'il ne semble pas, d'ailleurs, avoir jamais considérés comme un véritable bonheur. Il était d'esprit simple, même naïf, mais il avait le cœur sensible, pénétrant et capable de sacrifice. Cet homme borné est une des âmes les plus affectueuses que j'aie connues.

Sa femme n'ayant pas voulu le suivre immédiatement, il était en proie à un gros chagrin. Il essaya de distraire sa peine en se chargeant, avec son fils, d'une besogne musculaire très fatigante : le transport des bagages. Bien plus, s'isolant en sa douleur farouche, il prit domicile dans le fourgon, au milieu des paniers et des sacs puants. Je fus obligé de lui faire porter, chaque jour, sa part de mangeaille, qui consistait en biscuits de soldat, harengs et tablettes de thé comprimé.

Nous attendîmes deux jours sur une voie de garage, à Moscou. Vingt fois nous eussions pu rendre visite aux amis que nous avions en ville. Mais l'ordonnateur du dé-

part devait venir comme le « voleur » de l'Evangile, et nous ne savions ni le jour, ni l'heure. Les couchettes avaient été réparties. Nous nous allongions sur de pauvres litières recouvertes de toile mince. Nous restions habillés.

Un soir, je découvris sur moi un pou. A cette époque, les poux ne plaisantaient pas : ils propageaient le typhus exanthématique. Quinze jours environ d'incubation. On verrait bien quand on aurait passé la frontière. J'écrasai l'insecte et ne dis rien.

Vint enfin le moment où nous nous sentîmes lentement emmenés. C'était un soir. Les roues trépidèrent sur les aiguilles. Ceux que nous quittions nous adressaient des adieux angoissés. Les mouchoirs que l'on agita de part et d'autre avaient la transparence des larmes. La lumière du couchant teintait de rose les croix dorées des églises, les briques des usines à demi mortes et les petits carreaux des isbas. Les premiers bois que nous aperçûmes s'endormaient doucement dans l'ombre. Il me souvient que nous regardions de tous nos yeux, absorbant les couleurs et les odeurs champêtres de ce pays où nous avions si intensément vécu. Celui-là seul qui a respiré, à la portière d'un wagon, l'air calme et suave d'une province de l'univers qui ne lui appartiendra plus jamais, peut dire ce qui pesait en nous.

***

En temps ordinaire, de Moscou à Pétrograd, il y avait neuf heures de route. Nous y passâmes trois jours et trois nuits.

Ma charge était de distribuer aussi équitablement que possible la misérable nourriture dont nous disposions. Pour le reste, nous étions à la merci des circonstances, livrés au désarroi du temps de guerre, sur des voies dévastées, et nous n'avions qu'à nous résigner aux haltes interminables, en rase campagne ou dans des stations perdues, confiant notre sort, les yeux fermés, à des cheminots encore peu expérimentés dans l'exploitation de la ligne. Le bois nécessaire à notre vieille locomotive n'allait-il pas manquer ?...

***

Au cours de ce voyage, une certaine dame L... vint me dire qu'il serait convenable d'envoyer à Guilbeaux un té-

légramme de remerciements pour tout ce qu'il avait fait en faveur de la colonie française. Elle me priait de signer la dépêche. Je répondis à cette dame que Guilbeaux n'avait nullement besoin de l'expression de mes sentiments personnels, parfaitement connus de lui, mais qu'il lui serait agréable de recevoir de la colonie une adresse de reconnaissance à l'organisateur du rapatriement.

Durant ces trois jours de route, la question dut être discutée dans les wagons. Mme L... m'apportait les projets de télégrammes. Je la priais toujours de signer. C'était drôle et triste. La dame ne signait pas. Elle songeait aux responsabilités... N'allions-nous point passer la frontière ?...

A Pétrograd, notre train fut garé sur une de ces voies où séjournent d'ordinaire les convois de marchandises, à l'écart de la ville. Les passeports des occupants furent expédiés à la frontière, aux autorités finnoises et au consul de France. Nous étions devant le barbelé de Millerand. Nous dûmes attendre six jours. Le rail, là où nous habitions, était devenu innommable, impraticable. Il était couvert d'excréments. La famine se fit sentir de plus belle. Il y eut une après-midi pénible au cours de laquelle j'entrai en trombe dans le seul wagon de deuxième classe que comportât notre train. Cette voiture était, je ne sais de quel privilège, occupée par le curé Vidal et par ses dévotes. A mon grand étonnement, je trouvai ces personnes en train de déguster les restes de forts beaux poulets rôtis. Un grand panier, devant elles, était comble de victuailles, pâtés, autres fricassées ; il s'y trouvait même du pain blanc, des légumes cuits, des fruits et du vin !

— Excusez-moi, dis-je, monsieur l'abbé. Vous n'ignorez pas que les vivres de notre échelon sont presque totalement épuisés. Il y a parmi nous des enfants en bas âge, des femmes qui allaitent. Ne pourriez-vous nous céder une partie de vos provisions pour les petits et les malades ?

— Oh ! mon ami, répondit le curé en joignant dévotement les mains, si nous étions obligés de nourrir tout le monde, nous n'en aurions pas pour vingt-quatre heures !...

Et il ferma son panier, dont les dimensions étaient celles d'une forte malle.

Il m'eût été facile de faire arrêter immédiatement l'abbé Vidal, de confisquer ses victuailles. Mais nous étions en pourparlers avec la Finlande réactionnaire et le passage

de trois cents Français et Françaises eût été remis en question. De l'autre côté de la frontière, les autorités jugeraient à leur façon ceux qui auraient agi comme je désirais le faire, et ceux ou celles qui en auraient profité.

Il m'est agréable de rappeler qu'aussitôt en Finlande le saint ministre de l'Evangile fut décoré de la Légion d'honneur, tout comme le sieur G..., pour « conduite héroïque ». Le dit Vidal, si mes renseignements sont exacts, est actuellement détaché à Rome, au service de la « Propagation de la Foi ».

Il fallait pourtant assurer l'existence des Français retenus en quarantaine sur cette voie de garage. Muni de papiers *ad hoc,* j'allai voir en ville des copains de notre parti. Hélas ! ils étaient dans la même détresse. Ils ne mangeaient pas à leur faim. Tout ce qu'ils purent me promettre, ce fut d'envoyer du biscuit et des harengs à notre train.

***

J'entrai, le soir, par curiosité, dans un cirque de foire dont l'affiche annonçait plusieurs exhibitions de « champions du monde » de la « lutte à main plate ». Il n'est nullement de mon état de m'intéresser aux sports et si, d'ailleurs, ce genre d'occupation avait pour moi quelque chose d'attrayant et d'abordable, j'aimerais y figurer en acteur plutôt qu'en spectateur.

L'idée subite qui m'introduisit dans cet amphithéâtre était de voir s'il existait vraiment à Pétrograd des « athlètes ». Les rares passants que l'on rencontrait sur la Perspective Nevsky ou Vladimirovsky filaient comme des spectres enveloppés de vêtements flottants.

Il est difficile d'imaginer une salle plus hideuse, plus misérable que celle où je me trouvai. Les bancs branlants, recouverts de je ne sais quel calicot rouge, les lampes rares et le public miteux, famélique, atone, que je connaissais trop bien...

Or, le speaker, qui était lui-même un maigriot, sortit de derrière un rideau rouge, appelant à sons de trompe, les « champions » par des noms à consonances étrangères, — Francen, Hermann, Andersen, Lincoln, etc. — et nous vîmes défiler une belle douzaine de costauds, probablement russes, aux muscles gaufrés, aux fesses larges, aux têtes bestiales.

J'assistai aux deux premiers combats. Je ne connais

rien à ces exercices, mais je compris que la représentation n'était faite que de « chiqué ». Des claques retentissantes tombèrent sur des nuques bovines, sur des biceps rebondis. Nous entendîmes les grognements des lutteurs, les jappements du maigre arbitre qui signalait, levant les yeux vers le plafond comme pour en appeler au ciel, les coups irréguliers. Un des bonshommes fut disqualifié pour avoir tapé trop bas.

Je n'ai vu plus drôle qu'à Rome, dans une corrida où les taureaux avaient du moins assez d'esprit pour sauter la barrière, regagnant leur étable et terrifiant leurs persécuteurs.

De l'arène montait un écœurant fumet de corps à poil.

Et je me souvins d'une nuit blanche, où j'avais observé, le long de la Néva, des travailleurs qui pêchaient à la ligne le petit poisson, dans l'espoir d'améliorer la portion familiale.

***

Jusqu'à leur admission en Finlande, nos Français vécurent de biscuits moisis et de harengs traditionnellement pourris.

La femme du compositeur de musique dont j'ai parlé devait mourir, bientôt épuisée, *de l'autre côté*, et elle eut un bel enterrement, avec de l'orgue et le chant si délicatement mesuré, nuancé et douloureux de mon ami Pique de Replonge.

***

Nous partîmes en effet, un beau matin. Les frontières de l'Europe nous étaient ouvertes. Le télégramme de reconnaissance à Guilbeaux n'avait pas été envoyé...

A mesure que nous approchions de Biéloostrov, roulant à travers les boulaies, les sapinières sauvages, les roches qui annoncent l'austère Finlande, l'attitude de nos compagnons de route se modifiait singulièrement. Le silence régnait, les regards se faisaient sournois. Peu nombreux furent ceux qui restèrent en relations franches avec leur « chef de train ». Personne ne désirait se compromettre ni en-deçà ni au-delà de la ligne. A la lâcheté des défections j'accordai bien volontiers l'excuse des souffrances endurées et de la fatigue qui nous terrassait presque tous.

***

Le train s'arrêta à un kilomètre de la frontière. Le rail n'allait pas plus loin. En cet endroit, dans une assez grande maison, les tchékistes nous attendaient et nous devions subir une visite minutieuse qui ne comporta aucune exception individuelle. Des femmes communistes explorèrent les poches, les sacs et autres intimes possessions de nos dames.

Nous avions chacun le droit d'exporter une somme limitative de dix mille roubles... Papier-fumée...

Je profitai de l'occasion pour remettre au commissaire des documents qui avaient été fort utiles à la colonie sur le territoire soviétique, mais qui ne pouvaient plus que me nuire par la suite : entre autres, un papier signé Guilbeaux et revêtu du cachet du P. C. F., invitant les autorités à nous prêter aide et assistance dans toutes nos démarches.

— En effet, camarade, me dit le représentant du pouvoir, ce papier-là ne serait pas pour vous une bien fameuse recommandation dans une heure ou deux.

Toutes formalités accomplies, nous nous avançâmes, à pied, en troupeau, vers la ligne qui séparait le monde bourgeois de la naissante communauté socialiste.

Nous aperçûmes un mât sur lequel flottait bravement le drapeau rouge. Une escouade de *nos* soldats, armés jusqu'aux dents. Plus loin s'ouvrait une profonde crevasse au fond de laquelle murmurait un petit torrent. Une passerelle, qu'une seule cartouche de dynamite eût fait sauter, menait au territoire ennemi, par-dessus le ravin. Là-bas, sur un autre mât claquait le drapeau blanc à croix bleue de la bourgeoisie finlandaise. Les soldats de la réaction veillaient. Leurs uniformes étaient assez semblables à ceux de l'armée allemande. Ils portaient le casque à pointe.

Dans une baraque siégeait le consul de France, entouré de scribes et de policiers.

Ordre nous fut donné d'attendre au bord du ravin. Le commissaire des Soviets s'engagea seul sur la passerelle. Il était en grande tenue, tout vêtu de neuf, sanglé, portant le revolver et le sabre ; sous le bras, une serviette de cuir. Et l'on sentait qu'en présence de l'adversaire, son devoir était de manifester l'intrépide orgueil de la Révolution.

Il s'avança délibérément, de cette allure dansante que les officiers russes affectent un peu, et disparut dans la cabane où recevait le consul.

Notre parlementaire revint au bout d'une demi-heure, d'un pas tranquille, longeant la perche qui servait de garde-fou à la passerelle.

Alors commença l'appel nominal, et nous sortîmes, l'un après l'autre, de la grande et bruyante Cité de Lénine.

De vieilles femmes, atteintes par la psychose de ces temps de famine, trimbalaient des sacs remplis de croûtes de pain noir...

A peine étais-je parvenu sur l'autre rive que je me sus dénoncé comme bolchévik. Mais le consul me questionna avec nonchalance et j'eus l'impression qu'il méprisait les délateurs.

Toutes grâces soient rendues à cet honnête homme ! J'étais porteur de messages écrits à l'encre sympathique.

***

Les gendarmes finlandais nous rangèrent en colonne. L'estomac creux, nous avions encore deux kilomètres à parcourir à pied jusqu'au chemin de fer. Cependant, les plus débiles d'entre nous prirent place sur des draisines que traînaient des chevaux par une voie étroite, genre Decauville. Je vois encore un très vieux professeur et sa femme, roulant gravement à nos côtés, les jambes enveloppées d'un plaid, en nous regardant. Des gens tombèrent. On les ramassa. J'étais si fatigué que je dus m'asseoir plusieurs fois sur le terrain. Les miens de même. Le casque-à-pointe qui nous menait s'arrêtait alors et nous attendait avec bonhomie.

***

Dans la gare de Rekkiiarvi se produisirent quelques scènes poignantes. Tandis que les hommes subissaient une nouvelle visite et qu'on leur confisquait provisoirement leur papier-monnaie, les femmes étaient introduites au petit mais très propre buffet de la station. Des dames de la Croix-Rouge, coiffées de blanc, s'empressaient à servir les « rescapés ». Et des Françaises s'effondrèrent sur les dalles du petit restaurant, pleurant sur des écuelles de soupe au lait ou de kacha, les jambes écartées, sans retenue et sans vergogne. Il y avait huit jours, sinon plus, que ces créatures dépérissaient d'inanition. Les mottes de beurre, les larges morceaux de pain blanc, les saucisses les avaient bouleversées. Il eût été inutile et stupide de

leur rappeler qu'à quinze kilomètres de là, cette magnifique provende manquait parce que les gouvernements d'Occident organisaient en Russie la famine, comme ils l'avaient organisée, sans pitié, en Allemagne, pendant la guerre. Il n'y avait devant nous que des êtres qui s'emparaient de leur pâture avec des gestes animaux et pleuraient innocemment sur la bouillie qu'on leur offrait.

***

Toute la bande étant rassasiée et ces dames de la Croix-Rouge contentes d'avoir rempli un devoir humanitaire, nous repartîmes, mais cette fois-ci dans un vrai train, un merveilleux train de troisième classe, où, cependant, l'abbé Vidal ne se trouvait pas.

La nuit était tombée. Nous débarquâmes à Térioki, jadis station balnéaire fréquentée par la bourgeoisie de Pétersbourg. Des guides, qui étaient aussi des surveillants, nous invitèrent encore à nous former en colonne. Lamentable troupe de gens épuisés, traînant plutôt que portant nos hardes. Dans l'obscurité, sous la pluie, nous nous engageâmes sur une de ces pistes sablonneuses et accidentées qui caractérisent les forêts de pins et de sapins. Nous trébuchions. De temps à autre, nos gardiens allumaient et braquaient sur nous leurs lampes de poche.

Très tard, nous fûmes cantonnés dans des villas abandonnées par les propriétaires (russes).

Nous fûmes traités très convenablement. Mais nous étions internés. Il nous était défendu de visiter le bourg. Notre fatigue était si grande que nous ne songeâmes pas d'abord à transgresser les ordres des autorités.

Nous devions rester là quinze jours en observation, et soumis à un régime rationnel de réalimentation qui nous fut certainement très utile. Cependant trois personnes moururent.

Il est toujours des accommodements avec la terre, et ceux d'entre nous qui avaient su dissimuler sur eux quelques billets de cinq cents roubles à l'effigie de Pierre-le-Grand se payèrent quelques bons biftecks dans la cabane d'un garde forestier. Mais ce qui nous séduisait surtout, c'était le café sucré ; — nous avions fait nos délices pendant trois ans de « café » de *glands*, assaisonné avec de la saccharine ; — et c'était aussi le pain blanc ! (Longtemps après ma rentrée en France, je ne pus passer sans m'émouvoir devant une boulangerie-pâtisserie).

Je me taillai une gaule, trouvai de la ficelle, et, ayant réussi à gagner le bourg malgré l'interdiction, j'achetai quelques hameçons. Les vers de terreau ne sont pas difficiles à dénicher. J'allai pêcher en mer. Il régnait sur le golfe un calme plat. Bleu pâle et mat. O surprise ! Je tirai de la mer des fritures d'ablettes et de goujons ! J'appris ensuite que les eaux de la Néva s'insinuent en courants dans le golfe.

Un soir, ma pêche fut si abondante que je fis une belle distribution dans notre villa.

Les quelques soldats qui étaient partis avec ce premier « échelon » vinrent aussi taquiner la sardine d'eau douce et se livrèrent à la cueillette du cresson qui foisonnait dans les ruisseaux du bois.

Nous étions assez gais. Les ingénieurs et directeurs d'entreprises, dépossédés par la révolution, parlaient déjà ouvertement de leurs petites et grandes affaires, de la spéculation qu'ils allaient organiser sur des valeurs représentant des biens nationalisés par les Soviets. C'était amusant.

Tel fut notre séjour à Térioki. Je n'en ai pas gardé de mauvais souvenirs. Je me suis, avec les miens, bien délassé aux frais de la République française et des imbéciles qui, comptant sur l'écrasement de la Révolution soviétique, nous vendirent des victuailles contre des papiers du tsar. Le plus beau est que, revenus à Paris, nous touchâmes 2.000 francs en échange de 20.000 roubles inexistants. La *Banque de Paris et des Pays-Bas*, cependant, n'a pas fait une très mauvaise affaire parce que le contribuable français, contre la garantie du gouvernement, a couvert de ses deniers cette ridicule spéculation sur l'effondrement des Soviets.

Passons brièvement sur notre traversée de la Baltique, à travers les fjords. « Si dieu me prête vie », j'aurai l'occasion de décrire ces îles de beauté que l'on ignore.

A Stockholm, nous fûmes accueillis par d'autres dames de la Croix-Rouge, qui montèrent sur notre paquebot. C'étaient des matrones parvenues à l'âge où l'on se console des dernières expériences de la vie. Gantées de caoutchouc, elles explorèrent nos principales parties anatomiques, cherchant sous les toisons les redoutables poux.

Encadrés par des agents de police, débonnaires et resplendissants, nous fûmes conduits à une caserne de pom-

piers. Je connaissais la ville et regrettais beaucoup de ne pouvoir m'évader, car il y a vraiment de bien jolies choses à voir dans ce Berlin scandinave. C'est une ville neuve dont le style pratique est tempéré par les candides influences de la mer.

Hélas ! nous étions prisonniers. A la caserne, nous logeâmes en dortoirs séparés, les dames par ici, les messieurs par là. Le matin, la compagne russe du soldat B... trouvait moyen de le rejoindre pour la causette... Je servis parfois d'interprète.

Les agents nous conduisaient trois fois par jour au restaurant réquisitionné par les autorités. Nous devions avoir l'air bien pitoyable car de bons Suédois nous suivaient en curieux et distribuaient aux enfants, aux jeunes filles, des tablettes de *Gala Peter*.

Toutes restrictions ayant été levées, nous nous empiffrâmes d'un délicieux pain bis, de mottes de beurre et de saucisses. Il ne manquait plus que le pinard dont nous commençâmes à rêver. Nous bavardions joyeusement à table.

***

La traversée du Sund en ferry-boat, qui ne dure que quatre heures, fut houleuse. Nos passagers tombèrent presque tous malades. Qu'elle était belle, cependant, l'onde du Nord, aux énormes épaules, violente et flegmatique, digne promeneuse des Vikings ! Et quel poème dirait l'âpre et naïve tristesse des goélands qui nous suivirent, picorant, à la volée, des vomissures ?

L'Allemagne se montra revêche. A tour de rôle, brisés de fatigue, nous essayâmes de somnoler sur les banquettes et le dur plancher des wagons du Reich. Au buffet de Hambourg, le café de sept heures du matin nous fut brutalement refusé. Revanche sur le vainqueur ! O sottise humaine !

Mais la Belgique nous accueillit avec un enthousiasme déconcertant. A Liège, dans aucun estaminet, l'on ne voulut de nos sous et l'on nous régala de toutes manières.

La guerre continuait donc, mais les alliances restaient solides...

A Jeumont, sur un quai de douane humide et pauvrement éclairé, par une hâtive soirée d'octobre, nous entendîmes enfin le vrai langage de doulce France... — celui des gendarmes et du chef de gare, celui des facteurs et du

lampiste... Le patriotisme fit explosion : il se manifesta en sanglots hystériques du côté des dames, en provocations chauvines et rageuses du côté des messieurs.

En effet, certains d'entre nous continuaient de parler russe, par habitude.

Un Juif polonais, qui avait réussi à se faire « rapatrier », à titre de mari d'une Française, et qui ne devait obtenir ses lettres de naturalisation que trois ans plus tard, m'interpella assez grossièrement.

— Ah ! non, pas ça !... *Nous sommes chez nous, maintenant !* Pas un mot de russe !

Et les occupants du wagon de s'écrier en chœur :

— Ici, on parle français !...

***

« Paname » !... Fourbus, livides, vers onze heures du soir, nous sommes massés dans un coin du hall de la gare du Nord. Des flics en uniforme ou « en bourgeois » nous encerclent et nous poussent un peu. Je ne sais quel attaché de cabinet a trouvé moyen de placer en cet endroit un discours que nous entendons vaguement. Il nous félicite, semble-t-il, d'être sortis de la captivité d'Egypte. « La France, par ma bouche, vous souhaite la bienvenue... Vous êtes fiers... Nous sommes heureux... La Patrie toujours maternelle... Contre tous excès... Le droit et la liberté... »

Après quoi, les flics nous conduisent à des autobus et les autobus nous mènent aux baraquements ignobles du boulevard Jourdan. En route, nous épelons des lettres lumineuses : « *Folies-Bergère... Fantasio... Tout va bien... Au chien qui fume...* »

Des yeux brillent ; quelqu'un fredonne : *O mon Paris !... mon cher Paris...*

***

Des journaux avaient annoncé notre « miraculeuse évasion ». Certains, dont *La Croix,* publièrent la liste complète des « rescapés de la révolution », précédée et suivie de commentaires émouvants sur les périls que nous avions courus et sur les atrocités commises par les bolchéviks...

Boulevard Jourdan, trois organisations solidaires devaient s'occuper de nous : les Dames de France, l'Eglise et la Police. Nous étions en bonnes mains et ne pouvions

faire autrement que de subir les infinies attentions de ces œuvres philanthropiques...

Un prêtre polonais, crasseux comme un lazariste, présidait au service des passeports, des cartes d'identité et des permissions de sortie. Les flics et les indicateurs nous surveillaient de près. Les dames patriotes, comtesses et marquises, traitaient nos femmes du haut de leur grandeur. De bonnes leçons furent ainsi administrées à des personnes qui s'étaient trop vite réjouies de retrouver le régime démocratique.

Nous couchâmes dans des cases qui puaient le désinfectant, qui n'étaient closes que par un rideau et dont le sol était de terre battue. Mais la nourriture — soyons justes — nous parut exquise après tant d'expériences alimentaires. Nous retrouvions sur notre chemin le gigot, les frites, les cruches de pinard qu'un invalide ordinairement saoul nous distribuait sans aucune velléité d'économie.

Le service des bâtiments et des allées était assuré par des mutilés. L'un d'eux, « gueule cassée » et inhumainement raccommodée, devait bientôt aller se noyer dans la Seine.

Pour toucher de petites avances sur les roubles que l'on nous avait confisqués en Finlande, nous dûmes signer des bulletins d'adhésion à la Ligue des Intérêts français en Russie. Nous eûmes ainsi la profonde satisfaction de commettre une escroquerie légale et même forcée.

Nos vêtements n'étaient plus que des loques. Les dames de la Croix-Rouge nous remirent des bons d'habillement. à échanger aux magasins de la *Samaritaine*. Je fus gratifié d'un pardessus de coton transparent.

***

Trois jours après notre arrivée, nous commençâmes à nous disperser. Quelques-uns retrouvèrent une parenté, des amitiés à demi éteintes sous le couvert des ans. Plusieurs — en très petit nombre — obtinrent des emplois lucratifs. Tel qui, en Russie, avait affiché des sentiments révolutionnaires (modérés, il est vrai), se déclara soudain ennemi des Soviets, et collabora aux journaux monarchistes de l'émigration. Mon honnête ami Pique de Replonge s'en alla rouler en Méditerranée sur un cargo, puis ouvrit à Biarritz un petit « laboratoire » pour la fabrication du « yoghourt bulgare » et tomba, un beau jour, foudroyé par le chagrin, devant son armoire frigo-

rifique. Je ne sais ce qu'il advint, en Côte-d'Or, du soldat B... qui avait emmené comme Française une *baba* russe, mais j'ai cru voir, boulevard Jourdan, qu'il battait déjà sa femme, — ce qui est, après tout, une façon de s'expliquer quand on ne s'entend point. Des intellectuels, d'anciens professeurs, se firent camelots, marchands de lacets ou de pierres à briquets aux coins des rues barrées. Les deux ou trois que le hasard m'a permis de rencontrer dans l'exercice de leur petit commerce me semblèrent fort mal en point, faute de verve, faute de lyrisme...

Un jour, aux environs de l'Etoile, je me trouvai en présence de J. S... qui était rentré en France trois semaines après nous. Il n'avait nullement changé et, sous sa face grise et plate, sa jaquette élimée, mais soigneusement brossée d'une main de vieux garçon, portait toujours le brin violet à la boutonnière :

— Ah ! mon cher ! Trop heureux !... Comment vont les vôtres ? Mes salutations à Madame... Oui, merci, cela marche bien... Il y a ici beaucoup à faire... Je puis vous passer un tuyau... La Sûreté, prenant en considération ma connaissance du russe, m'a offert une place stable... Il ne s'agit que de fréquenter ces milieux de l'émigration... vous comprenez ?... Ce travail n'est pas dépourvu d'intérêt... Mais on paye mal, et il y a des risques... Je vous le dis en ami... J'ai personnellement trouvé beaucoup mieux... Dans le Nord... Au contrôle des Réparations... Il y a là d'excellentes affaires à traiter...

J. S... ne réussit peut-être pas aussi bien qu'il l'avait espéré dans le Nord, car il a ramassé ses grammaires et il enseigne le français dans un lycée d'Orient.

Sous un faux nom, je rendis visite à des camarades emprisonnés, m'entendis avec eux et me mis au travail. Cependant je n'adhérai pas tout de suite au parti communiste.

Les baraques du boulevard Jourdan gardèrent longtemps dans leur enceinte les plus misérables de ces êtres dont le gouvernement prolétarien s'était débarrassé.

Des vieillards, hommes et femmes, n'étaient venus consumer en Russie leurs plus beaux jours que dans l'espoir d'amasser un petit capital, de s'assurer des rentes. L'histoire impitoyable a voulu qu'ils fussent déçus dans leurs humbles calculs. Si notre mépris et notre aversion s'adressent légitimement aux gens d'affaires que nous avons été obligés de rapatrier, aux carambouilleurs de la Révolution, qui spéculent encore aujourd'hui, ouvertement, en

Bourse, sur des titres russes dévalorisés, nous ne saurions considérer sans la plus extrême indulgence des travailleurs inconscients, inoffensifs, qui ont perdu dans la tourmente leur gagne-pain et leur sécurité. Si nous leur expliquions que le capitalisme s'est opposé aux réparations que les Soviets leur eussent offertes, ils ne nous croiraient pas. Nous ne pouvons ni les convaincre, ni les secourir. Excusons-les de n'avoir absolument rien compris à l'immense mouvement émancipateur dont ils furent, fortuitement, les victimes.

***

De tout ce qui précède, il apparaît que notre unique dessein était de montrer comment la plus grande partie de la colonie française, hostile au peuple russe qu'elle ignorait, qu'elle raillait même avec suffisance, s'est conduite quelquefois sottement et contre ses propres avantages. On apercevra aussi que notre ami Guilbeaux, ferme révolutionnaire, courageux partisan, implacable ennemi des « confusionnistes », a traité en homme de cœur les innocents, les naïfs et même, en bon politique, certains criminels. Il a droit, répétons-le, à tous les privilèges de défense que le droit a consacrés en matière de délits de propagande. Il a droit à la vérité. Qu'il soit abandonné ou lésé par son propre parti, nous le soutiendrons sans faiblesse (1). Et nous ne saurions mieux faire que reproduire le précieux témoignage d'une des rares consciences viriles qui veillent sur le sort de la civilisation ; Romain Rolland nous a écrit, désignant Guilbeaux :

« *A l'ami fidèle, je reste fidèle.* »

Septembre 1931.

---

(1) Nous lisons, non sans étonnement, mais avec une certaine satisfaction, dans l'*Humanité* du 22 septembre, un article de M. Jean Fréville, consacré à Romain Rolland. Ce journal, après avoir, par escroquerie, réduit à la misère notre ami Guilbeaux, avoue maintenant sa haute valeur de militant révolutionnaire... M. Fréville note en effet que, pendant la guerre, Romain Rolland « collabora à « *demain* », la *vaillante revue internationaliste de Guilbeaux qui publiait Lénine et Radek* ». (Il convenait d'écrire : et Zinoviev »). Réparation timide, certes, et fort incomplète, mais réparation tout de même...

Il a été tiré de ce cahier
par
« La Laborieuse » *à Orléans*
pour
« Les Humbles » *à Paris*
26 *exemplaires*
sur papier de luxe
numérotés de A *jusqu'à* Z
et 1.000 *exemplaires*
sur papier ordinaire
non numérotés.

N° .....

NUMEROS SPECIAUX *consacrés à :*

Emile Verhaeren (Janvier-Février 1917 : 32 pages).
Articles de : Romain Rolland, Han Ryner, Henri Guilbeaux, Philéas Lebesgue, A.-M. Gossez, Marcel Lebarbier, Roger Pillet, Maurice Wullens et Francis Yard . . . . . 2 »

Gabriel Belot (Août-Septembre 1917 : 64 pages). . . . . *épuisé*

A.-M. Gossez (hors série : 32 pages) . . . . . *épuisé*

Romain Rolland devant la Guerre (Octobre 1917 : 32 pages). . . . . *épuisé*

Anthologie des Humbles (Mars-Avril 1918 : 80 pages) . . . . . *epuise*

Philéas Lebesgue (Août-Sept.-Oct.-Nov. 1918 : 100 pages). . . . . *epuise*

Le Cœur de l'Ennemi (Avril 1919 : 32 pages) . . . . . *épuise*

Anthologie de poèmes yougo-slaves (Octobre 1919 : 56 pages).
Poèmes de : Ivo Andritch, M. Boyitch, Yvan Doutchitch, Tcherina, Ilyia Despote, Dragoutine, M. Domyanitch, Iakchitch, Milioutine, Yovanovitch, Rikard, Katilinitch, Yéretov, S. Korditch, Mirko Korolya, Krstitch, Danitza Markovitch, D. Mitrinovitch, Mitrovitch, Vladimir Nazor, Petrovitch, Rayitch, Rakitch, Stefanovitch, Momtchilo, Seleskovitch, Aleksa Chantitch, Onyevitch et Milan Voukassovitch.
Traductions de Philéas Lebesgue et B. Tokine. Lettre-préface de Ph. Lebesgue et étude préliminaire de B. Tokine sur le développement de la poésie yougo-slave . . . . . 2 »

La Bretagne Libertaire (Avril-Mai 1921 : 64 pages).
Textes français et bretons de F. de La Mennais, Ernest Renan, Olivier Souvestre, Aristide Briand, Gustave Hervé, Yves le Febvre, G. Carantec, Emile Masson, Jos. Le Bras, Louis-N. Le Roux, C. Le Mercier d'Erm, François Jaffrennou et Charles Rolland, colligés et précédés d'une étude liminaire : *La Nation bretonne et l'Internationale*, par Camille Le Mercier d'Erm.
Bois gravés originaux de Jeanne Malivel . . . . . 3 »

A propos de la Révolution qui vient (Juillet-Août 1921 : 64 pages).
Opinions de Henri Barbusse, Marcel Cachin, Sébastien Faure, Génold, Emile Masson, Victor Méric, Charles Rappoport, Rhillon, Boris Souvarine, Vilkens et Maurice Wullens.
Bois gravés de Louis Moreau, lino de A. Daenens. . . . . 3 »

Littérature et Pognon (suite) (Avril 1923 : 36 pages). . . . . 1 »

Pour Henri Guilbeaux (juin-juillet-août 1924 : 112 pages). — *L'Homme* par Ed. Dujardin, P. Franklin, M. Lebarbier, Claude Le Maguet, G. Montandon, J.-P. Samson et Maurice Wullens. — *Son Œuvre* par I.-A. Axionoff, A.-M. Gossez, Claude Grander, P. Lebesgue, Magdeleine Marx, J. de Saint-Prix, Emile Verhaeren et Marcel Wullens, — *Témoignages* de H. Barbusse, G. Bélot, J.-R. Bloch, A. Daenens, E. Donce-Brisy, G. Duhamel, Renée Dunan, G. Dupin, Louis de Gonzague Frick. André Germain, A. Henneuse, Valéry Larbaud, P. Léautaud, G. Le Révérend, M. Millet, Parijanine, J. Rivière, Ch. Rochat, P.-N. Roinard, R. Rolland, Han Ryner, A. Salmon, A. Spire, Théo Varlet, C. Vildrac, Stefan Zweig, etc., etc. Un poème inédit, deux autographes et deux photographies . . . . . 5 »

La Guerre, recueil de devoirs choisis (2e édition : 96 pages) . . . . . 4 »

Anthologie des écrivains réfractaires de langue française (J. Baudraz, A. de Bevère, P. Cérésole, A. Colomer, M. Devaldès, A. Ledrappier, C. Le Maguet, E. Liechti, C. Naine, R. Robert, J.-P. Samson), organisée par Manuel Devaldès, ornée de 8 linos gravés par Albert Daenens . . . . . 8 »

In Memoriam (juin 1929 : 32 pages). Articles de P. Fontaine, André Marty, Jules Rivet, Pierre Scize. — Illustrations de L. Moreau et A. Daenens. . . . . 3 »

Léon Bazalgette (juillet-août 1929 : 64 pages), Articles par Augustine Bazalgette, Henri Guilbeaux, Maurice Parijanine, Jean Tousseul et Maurice Wullens. – Un poème inédit et de nombreuses pages choisies. Deux portraits par Berthold Mann et Zilzer 6 »

Monsieur Henri Barbusse, écrivain communiste (?) (février-mars 1930 : 48 pages). — *Pour la destruction d'une légende.* — Articles et documents réunis, par Maurice Parijanine et Maurice Wullens. . . . . 4 »

Les Éditions des Humbles

Edmond ADAM. — *Le Néostiche et le Verbe intégral* . . . . . 2 »
— *Nisita ou les Amours d'Eurydès*, proses, avec bois gravés par Lucien Jacques 6 »
George ADRIAN. — *Les Traîne-la-Gloire*, roman 6 50
Jean BALAT. — *Lepopo le fou*, légende contemporaine 1 50
R. BONISSEL. — *Quatre nivernais*, études . . . . . 3 »
Rémi BOURGERIE. — *Graines dans le Vent*, poèmes 3 50
Georges DAVID. — *Bérangère*, étude pour servir à l'histoire de ceux qu'on ignore. 3 »
René DAX. — *Par les grand'routes*, poèmes . . . . . 3 »
— *La halte près du berceau* poèmes . . . . . 3 »
Manuel DEVALDES. — *Des cris sous la meule* . . . . . 10 »
ERMENONVILLE. — *Miettes d'Histoire* . . . . . 2 »
Fernand FERRE. — *Luzia*, linos de A. Daenens . . . . . 4 »
Célestin FREINET. — *Un mois avec les enfants russes* . . . . . 3 »
GARRIGUE GARONNE. — *La Chaîne aux Anneaux brisés*, poèmes . . . . 3 »
A.-M. GOSSEZ. — *Henry Chapront, Aquatintiste*, XXXIII illustrations. . . . 2 »
Henri GUILBEAUX. — *Kraskreml*, avec neuf linos gravés, par A. Daenens. 2 »
— *Meyerhold. — Maïakovsky* . . . . . 4 »
Hélène HARDANT. — *.....cailloux blancs*, poèmes . . . . . 4 »
R.-M. HERMANT. — *La Trainaille*, poésies, ballades et chansons . . . . 2 »
Lucien JACQUES. — *Choix de poèmes*, avec bois gravés au canif . . . 3 »
Pierre LARIVIERE. — *Au temps des sous-hommes* 4 50
Lucien LAURENT. — *Pêle-Mêle*, poésies . . . . . 3 »
Marcel LEBARBIER. — *Malgré les Ouragans*, poèmes . . . . . 3 »
Fernand LEPRETTE. — *Jules Leroux*, l'homme, le poète, le romancier. . . 2 »
G. LE REVEREND. — *Fables et Poèmes*, avec trois images, de André Hardy 2 »
André LORULOT. — *E. Armand*, son évolution, sa philosophie, son œuvre. 2 »
Henry MALOT. — *Forceries*, poèmes . . . . . 3 »
Léon MEUNIER. — *Essai de Catéchisme* . . . . . 2 »
Gustav MEYRINK. — *Golem*, extraits traduits par M. Schoonheyt. . . . . 4 »
Marcel MILLET. — *Sentir*, poèmes, avec quatre bois gravés de Lucien Jacques. 3 »
Marcel et Madeleine MILLET. — *Famille*, contes illustrés par A. Daenens. . . . 3 »
Paul MORISSE. — *Edouard Dujardin*, étude critique . . . . . 1 »
Maurice PARIJANINE. — *La Houle* . . . . . 5 »
Louis PAUL. — *La Cité*, préface de Parijanine. . . . . 8 »
Louis PIERRE. — *La Logique du Catholicisme* . . . . . 5 »
Georges RAMEN. — *Superjustice*, farce . . . . . 3 »
Joseph RIVIÈRE. — *Villégiature d'âme*, nouvelle . . . . . 3 »
Charles ROCHAT. — *Invectives*, poèmes . . . . . 2 »
Jean-Paul SAMSON. — *Images lyriques*, préface de Maurice Wullens. . 2 »
— *Dialogue de la grâce profane*, poème . . . . . 20 »
Ernst TOLLER. — *Poèmes de la Prison*, traduits par Alzir Hella et O. Bournac. . 2 »
— *Hinkemann*, tragédie traduite par J.-P. Samson . . . . . 6 »
— *Masse*, tragédie de la Révolution traduite par J.-P. Samson . . . . . 6 »
Henri VANDEPUTTE. — *Poëme du Poëte*, dessin de L. Spilliaert . . . . . 3 »
Théo VARLET. — *Epiloques et souvenirs*, proses . . . . . 3 »
Georges VIDAL. — *Six-Fours, bourgade provençale* . . . . . 6 »
— *Jules le Bienheureux*, 35 bois gravés par G. Delatousche . . . . . 6 »
— *Ma Femme et ma Forêt*, journal d'un colon . . . . . 3 »
— *Aventure*, poèmes . . . . . 6 »
Walt VOIGT. — *Tableaux de Voyage* (Belle-Ile-en-Mer) . . . . . 12 »
Maurice WULLENS. — *En marge d'un feuilletonniste* (réponse à Beraud) . . . 3 »
— *Littérature et Pognon*, avec une lettre-préface à Marcel Sauvage . . . . . 2 »
— *Paris-Moscou-Tiflis* . . . . . 12 »

Œuvres épuisées de : Claude AVELINE, Maurice BATAILLE, G.-P. GUINEGAULT, LAZARE, Marcel LEBARBIER, HAN RYNER, Walt WHITMAN et Maurice WULLENS.

LES HUMBLES : *sixième série* (1921) à *quinzième série* (1930), chacune 20

Le Directeur-Gérant : M. WULLENS.

La Laborieuse, 7, rue du Gros-Anneau, Orléans